



ENTREVOUS

REVUE D'ARTS LITTÉRAIRES

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL
ISSN 2371-1590 (LAVAL, EN LIGNE)
ISBN PDF 978-2-924361-18-4

RICHARD SÉGUIN



Je rêve d'un sentier
J'en parle à voix basse
Voilà que l'idée
fait le tour du village
Comme l'eau du ruisseau

UN ENTREVOUS EST
UNE CONSTRUCTION
ENTRE DEUX SOLIVES
PAR ANALOGIE
UNE OEUVRE INTER
OU MULTIDISCIPLINAIRE

SOLIVE 1
UN AUTEUR

SOLIVE 2
UN AUTEUR
OU UN ARTISTE

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL • ENTREVOUS

2084, rue Favreau, Laval, Québec H7T 1V1 Canada
514 336-2938 – sl@entrevous.ca – www.entrevous.ca

éditrice

Société littéraire de Laval

directrice artistique et codirectrice littéraire

Danielle Shelton

codirectrices littéraires

Diane Landry et Leslie Piché

présidente du conseil d'administration

Lise Chevrier

correcteurs d'épreuves

Danielle Bleau, Jeannine Lalonde et André-Guy Robert

infographie

La cigale et la fourmi

extrait poétique de la couverture

Richard Séguin, sur le site Web Les amis du patrimoine de Saint-Venant-de-Paquette.

Citation liée à la note 3 de l'article de Julie Grimard, pages 48 et 49.

La Société littéraire de Laval remercie les auteurs, Ville de Laval, les organismes partenaires, les commanditaires et toutes les personnes qui ont généreusement apporté leur contribution à ce numéro.

La Société littéraire de Laval est membre de Culture Laval et du Regroupement d'organismes culturels et d'artistes lavallois (ROCAL).

La revue d'arts littéraires ENTREVOUS est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP). Elle fait partie des collections de revues savantes et culturelles diffusées dans la francophonie par Érudit, un consortium de l'Université de Montréal. Son format PDF est déposé à l'Entrepôt numérique ANEL-De Marque à des fins de commercialisation et de promotion.

La Société littéraire de Laval préconise l'utilisation des mots rectifiés selon la nouvelle orthographe du français, liste fournie par l'Office de la langue française du Québec et adoptée par le correcteur Antidote. Le lecteur ne s'étonnera donc pas, par exemple, de la disparition d'un accent circonflexe ou d'un trait d'union familier, ou encore du remplacement d'un double « L » par un accent grave. Il ne verra pas non plus de faute lorsqu'il rencontrera l'ancienne orthographe, notamment dans les citations de textes déjà parus.

© Société littéraire de Laval – Entrevous

reproduction interdite sans autorisation des auteurs titulaires des droits

Dépôt légal – février 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec – Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 2371-1590 (Laval. En ligne) – ISBN PDF 978-2-924361-18-4

Merci aux auteurs et aux artistes listés en page 5.
Merci aux collaborateurs ci-dessous.

TOUS LES ARTICLES

- DANIELLE SHELTON

COUVERTURE

- RICHARD SÉGUIN – AMIS DU PATRIMOINE DE SAINT-VENANT-DE-PAQUETTE

LIMINAIRE

- JEAN-LUC PROULX – ANDRÉ-GUY ROBERT

SECTION / LABORATOIRE DE CRÉATION TROC-PAROLLES

SOUS-SECTION / MOTS SUR IMAGE

- NATALIE ARNETT – LUCIE DESJARDINS
- SUZANNE ST-HILAIRE
- BARBARA SCHUERRER

SECTION / LIEUX DE MÉMOIRE LITTÉRAIRE

- KENNETH WHITE

SECTION / INTERPRÉTATION VS INTENTION

- DIANE LANDRY

SECTION / DANS LA TÊTE DE...

- FRANCINE ALLARD – SUZANNE ST-HILAIRE – GINETTE TRÉPANIER

SECTION / RENDEZ-VOUS AVEC...

- MAXIME GAGNON – HÉLÈNE LAFOREST – ALEXA PERCHEMAL – LUCILE DE PESLOÛAN – LOUIS RASTELLI – SUZANNE ST-HILAIRE – EXPOZINE
- ANDRÉ BISSON – JEAN-PAUL DESJARDINS – JOHNNY GRAVEL – PIERRE HAREL – NORMAN KERR – PIERRE LAVOIE – PATRICK LEBRASSEUR – GEORGE PAPAFILYS – BANQ – MAISON DES ARTS DE LAVAL – SOLOVOX ÉDITIONS LIBRE EXPRESSION – LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
- PHILIPPE BESSON – SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
- MICHEL GONNEVILLE – SERGE MAHEU – PIERRE MORENCY – VÉRONIQUE LACROIX / ECM+ – SALLE BOURGIE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

SECTION / LA LITTÉRATURE EST PARTOUT

SOUS-SECTION / MUSIQUE ET POÉSIE

- CHŒUR DES JEUNES DE LAVAL – OSL – ÉGLISE SAINT-MAURICE-DE-DUVERNAY

SOUS-SECTION / OPÉRA-TANGO

- JULIE CHARLAND – LES ÉDITIONS DE L'INSTANT MÊME – THÉÂTRE DES MUSES

SOUS-SECTION / HUMOUR ET POÉSIE

- DAVID GOUDREault – MAXIME PICARD – THÉÂTRE GILLES-VIGNEAULT

SOUS-SECTION / THÉÂTRE

- SIMON BOUDREault – JEAN-GUY LEGault – MAISON DE LA CULTURE AHUNTSIC-CARTIERVILLE – THÉÂTRE DES MUSES – THÉÂTRE DE LA LICORNE
- ÉLISABETH COULON-LAFLEUR / SHAKESPEARE – MÉLODIE LUPIEN / DANIEL DANIS – AMÉLIE PINEAULT / DARIA COLONNA – LA SERRE – ARTS VIVANTS / NICOLAS BIAUX / THÉÂTRE AUX ÉCURIES

SOUS-SECTION / DANSE ET BEAUX-ARTS

- ANTOINE CARON – ALAN LAKE – THÉÂTRE DES MUSES – MUSÉE DU LOUVRE

LIMINAIRE

- DANIELLE SHELTON – *Prépositions et autres liens* 06
- PATRICK COPPENS – *Création du Prix Patrick-Coppens-Entrevous* 08

LABORATOIRE DE CRÉATION TROC-PAROLE

MOTS SUR IMAGES

- PATRICK COPPENS – *Faire le mur ou De la miniature à la fresque* 10
- *Inspiration à la chaîne* :
 SUZANNE ST-HILAIRE – *Silence* (art visuel)
 LESLIE PICHÉ – *Faire œuvre utile* (poème)
 DANIELLE SHELTON – *Leçon de courage* (poème) 12
- *La route bleue de Kenneth White* 14
- KENNETH WHITE (texte), PATRICE REYTIER (dessins) – *Comic strips géopoétiques :
 Matin de neige à Montréal; Territoires chamaniques; La vallée des bouleaux;
 Ungava; Terres arctiques; Stockholm* 15

LIEUX DE MÉMOIRE LITTÉRAIRE

- DANIELLE SHELTON – *Tourisme littéraire : Stockholm et le fantôme de Strindberg* 17

INTERPRÉTATION VS INTENTION

- DANIELLE PANNETON – *Ta peau* (poème et intention)
- MARIE BEAULIEU, FRANCE BONNEAU, MARIE-SCEURETTE MATHIEU, MONIQUE PAGÉ,
 LESLIE PICHÉ – *Interprétations du poème Ta peau de Danièle Panneton* 18

DANS LA TÊTE DE...

- SUZANNE ST-HILAIRE – *Longtemps les vêtements* 22
- GINETTE TRÉPANIÉ – *L'élégance de Clairette* 26
- FRANCINE ALLARD – *La couturière et la bouquetière* 27

RENDEZ-VOUS AVEC...

- SUZANNE ST-HILAIRE – *Moi, Suzanne, fan de zines* 28
- DANIELLE SHELTON – *Pierre Harel au Rendez-vous de la Francophonie à Laval* ... 32
- MARTINE CHOMIENNE – *Michel Gonneville et son Bonhomme de chemin* 38
- LISE CHEVRIER ET DONNA SENÉCAL – *Alexandre Jardin et Philippe Besson
 sur le continuum fiction et vérité, liberté et retenue* 40

LA LITTÉRATURE EST PARTOUT

MUSIQUE ET POÉSIE – OSL SÉRIE LES CHAMBRISTES

- DANIELLE PANNETON – *Cette respiration* 44
- LESLIE PICHÉ – *chŒur* 45

OPÉRA-TANGO ET LITTÉRATURE

- DANIELLE SHELTON ET MARCELLE BISAILLON – *Le dédale de
 la Bibliothèque-interdite* 46

HUMOUR ET POÉSIE SUR SCÈNE

- JULIE GRIMARD – *David Goudreault en appelle à la poésie
 pour contaminer son public* 48

THÉÂTRE

- DANIELLE SHELTON ET VINCENT DIRAKA – *La recherche-création
 de Simon Boudreault* 50
- FESTIVAL VOUS ÊTES ICI
 - DANIELLE SHELTON – *Élisabeth Coulon-Lafleur ou la révolte
 des scénographes* 54
 - LESLIE PICHÉ – *Mérodie Lupien sur les traces du chaos
 dans la Maison Durant* 55
 - AMÉLIE PINEAULT – *Ne faites pas honte à votre siècle : immergez* 56

DANSE ET BEAUX-ARTS : UN ACTE POÉTIQUE

- ANDRÉ-GUY ROBERT – *Le cri des méduses ou le langage de l'indicible* 59

Inspirant! ce qu'on nous écrit au sujet de la revue. Pas parce que c'est « encourageant », mais parce que c'est « littéraire ».

Par exemple, ce commentaire de Jean-Luc Proulx : « *Tiens! un mot sur la revue, numéro 11. Avec plaisir ici, recevoir la revue en ligne. En être un lecteur. Recommencer à l'être. Lire, relire. Se reposer là longtemps entre les solives du texte, des images. Attendre. Recommencer sans bruit. Recommencer à plusieurs destins : voir, revoir, comprendre, s'inspirer (couleurs révélées). Merci au travail, à l'exigence, à l'imaginaire, au neuf! Les signes du talent sont parmi l'œuvre, oui. Une réalité augmentée tout ce talent. Bravo!* »

Et là, ressortir ce courriel d'André-Guy Robert, gardé en banque depuis le 21 août 2018, pour servir un jour, peut-être : « Je suis tombé sur cette phrase, ce matin, qui décrit bien ENTREVOUS : *Tu ne parles pas pour les gens, mais avec eux.* (Colum McCann, *Lettres à un jeune auteur*, Belfond, 2018, p. 33). »

Si je continue sur ce thème, je vais me répéter. Mais si je repère les prépositions dans ces citations, je me lance sur une nouvelle voie prometteuse. Il y a tout d'abord la préposition « entre », présente dans le titre de la revue au sens, rappelons-le, de construction entre deux solives : Proulx en fait un espace de repos, donc d'assimilation des créations des autres et de guet de l'impulsion de sa propre créativité. D'ores et déjà, on dépasse le simple commentaire « sur » la revue, pour se situer « dedans » et se sentir « chez » soi. Il y a eu un espace-temps « avant » la lecture et il y en aura un « après ». « Pendant », on se meut « vers » autrui et « jusqu'à » soi, ne rencontrant en chemin que peu de « contre » ou de « malgré », donc d'opposition. En somme, de « par » sa structure, la revue ne cherche pas tant l'approbation du « pour », que l'accompagnement du « avec ».

Me relisant, je crains de n'avoir fait que dire autrement ce que je martèle depuis le numéro 01. On peut appeler cela de l'entêtement ou de la suite dans les idées, ce qui fait un peu cliché. Mais ce leitmotiv qui a pour résultat de démystifier les processus créatifs se répand, quoique certains choisissent de préserver le « mystère » de leur écriture. Simon Boudreault n'est pas de ceux-là, lui qui fait en tournée une conférence fascinante sur le processus de création de chacune de ses pièces. J'ai bien écrit *fascinante* : il est rare que j'emploie un adjectif aussi élogieux, mais ici, je l'applique aussi bien à la démarche du dramaturge qu'à l'idée même de ce genre de rencontre, de surcroît offerte gratuitement au public – il faut remercier le Théâtre des Muses de Laval de l'avoir intégrée à sa programmation régulière et, bien sûr, lire notre article (p. 50 à 53). Un article qui lui-même fait des liens avec deux autres : l'un apparente les jurons de la pièce *Sauce brune* coécrite par Boudreault au langage *en dentelle bleue* du rockeur Pierre Harel (p. 51, encadré qui complète les pages 32 à 37); l'autre, sur *Gloucester*, la pièce dans laquelle Boudreault parodie le drame shakespearien *Roméo et Juliette* (p. 53), trouve un écho dans une folle création d'Élisabeth Coulon-Lafleur où les amants de Vérone enchainent à voix haute didascalies et vers (p. 54). Quelques pages

plus loin, on découvre une autre paire d'artistes qui se sont inspirés, chacun pour soi, du *Radeau de La Méduse* du peintre Géricault : Amélie Pineault dans sa mise en scène d'un texte de Daria Colonna (p. 56 à 58), et Alan Lake dans une chorégraphie (p. 59). Voilà que je réalise qu'il me faut reprendre le feuilletage du numéro du début, pour relever d'autres liens. Celui entre la *comic strip* de l'auteur écossais Kenneth White, qui évoque le fantôme de Stockholm (p. 16), l'écrivain suédois Strindberg que retrace la section Lieux de mémoire littéraire (p. 17). Celui qui lie la poésie de Ginette Trépanier et la prose de Francine Allard sur la haute couture, au fanzine *Longtemps les vêtements* de Suzanne St-Hilaire (p. 22), cette dernière prolongeant sa démarche de création par un reportage sur l'Expozine. Il y a aussi la chaîne d'inspiration tissée par cette même Suzanne, Leslie Piché et moi (p. 12 et 13). Et enfin, il y a le roman « vrai » d'Alexandre Jardin que deux de nos reporters valident, en quelque sorte, chez Philippe Besson (p. 40 et 41) de passage au Salon du livre de Montréal.

Ce numéro de la revue a la palme des liaisons légitimes. Ça me plaît.

Sommaire du contenu de ce numéro

Mots sur images • Patrick Coppens transpose ses miniatures en fresque et s'en explique avec sa verve poétique habituelle. Suit une expérience d'inspiration à la chaîne : Leslie Piché offre un poème à Suzanne St-Hilaire, comme un défi créatif auquel l'artiste répond par une construction de matériaux mixtes, puis le tout est interprété par Danielle Shelton. Enfin, l'illustrateur Patrice Reytier et le poète philosophe Kenneth White proposent six nouvelles bandes dessinées en trois images (*comic strips*), les premières ayant paru dans ENTREVOUS 11.

Lieux de mémoire littéraire • On piste à Stockholm le fantôme de Strindberg évoqué dans une *comic strip* de Kenneth White et Patrice Reytier.

Interprétation vs Intention • Un nouveau poème inédit de Danièle Panneton a été mis au jeu et cinq participantes l'interprètent avec leur propre sensibilité, en prose ou en poésie, puis son autrice en révèle les clés de lecture au plus près de son intention.

Dans la tête de... • Les vêtements sont une source d'inspiration pour Suzanne St-Hilaire, Ginette Trépanier et Francine Allard, qui ont engendré respectivement un fanzine, un recueil de poésie et une saga romanesque.

Rendez-vous avec... • On visite l'Expozine de Montréal et on présente trois autrices de zines, on reçoit Pierre Harel au Rendez-vous de la Francophonie, on interviewe Michel Gonneville sur son spectacle multidisciplinaire et on cible Philippe Besson à une table ronde du Salon du livre de Montréal, en lien avec un roman d'Alexandre Jardin.

La littérature est partout • Cette section traque le littéraire à deux concerts de la série Les Chambristes de l'OSL, dans un opéra-tango, dans un monologue poétique pour ados et adultes, dans les processus de création d'un dramaturge, à un festival d'arts vivants et dans une chorégraphie inspirée des beaux-arts.

Création du Prix Patrick-Coppens-Entrevous

C'est avec humour et générosité que Patrick Coppens a fait une donation à la Société littéraire de Laval – qu'il a cofondée il y a trente-cinq ans – afin de financer, pendant dix ans, un prix littéraire annuel récompensant l'auteur ou l'autrice de son texte préféré paru dans la revue d'arts littéraires ENTREVOUS. Se déclarant seul membre du jury, il a relu à l'aveugle (sans voir les noms) les trois numéros de l'année 2019, pour arrêter son choix sur un texte, en s'accordant la liberté d'octroyer des mentions.

Après avoir fait l'annonce de son concours le 24 octobre 2019 – lors du lancement à la Bibliothèque Multiculturelle du troisième et dernier numéro de l'année – Patrick Coppens a remis, sur place, une deuxième mention et un chèque de 75 \$ à Diane Landry, pour son poème *Vent du Nord* paru dans le numéro 10, puis une première mention et un chèque de 125 \$ à Monique Pagé, pour son poème *Désarmés* paru dans le numéro 11. Stoppant son élan, il a attendu le Salon du livre des membres de la Société littéraire, qui a eu lieu le 1^{er} décembre à la Maison des arts de Laval, pour attribuer son prix accompagné d'un chèque de 200 \$ à Claudie Bellemare, pour son poème *Désir* paru dans le numéro 10.

Appréciations de Patrick Coppens

« Identité fiévreuse, amours tumultueuses, passions disloquées. Dans sa poésie puissante et originale, **Claudie Bellemare** prend des risques et bouscule la syntaxe pour un surcroît d'intensité. Colère, confiance et mystère se relaient pour échanger des vérités parfois amères, souvent toniques, et la plainte se fait indéniable chant. Un premier prix plus que mérité. »

« Dans sa poésie sur le thème du temps qui érode, à la fois épreuve et ascèse, **Monique Pagé** a su conjuguer observation et réflexion, détachement et lucidité, gravité lumineuse et sagesse. »

« Le texte de **Diane Landry** est une poésie simple et touchante, avec un brin d'humour, en prise directe sur le quotidien. C'est la Nature en ville, son importance affective, sa fragilité. *Vent du Nord* nous rappelle aussi, sans didactisme, l'urgence de mieux contrôler les changements climatiques. »



La publication du numéro 12 de la revue ENTREVOUS a été facilitée par un don de la Fondation lavalloise des lettres et une subvention du programme Mécénat Placements Culture.



revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD - PLANCHES - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE
CINÉMA 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION LITTÉRAIRE** ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT
LES ÉCRITS - MÖBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BORD! - L'ACTION NATIONALE
L'INCONVÉNIENT - LIBERTÉ - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES
RELATIONS **HISTOIRE ET PATRIMOINE** CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ
HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE **LITTÉRATURE** LES CAHIERS DE LECTURE
LÉTTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE**
ET MUSIQUE CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM
THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN
ÉTUDES LITTÉRAIRES - INTERMÉDIALITÉS - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

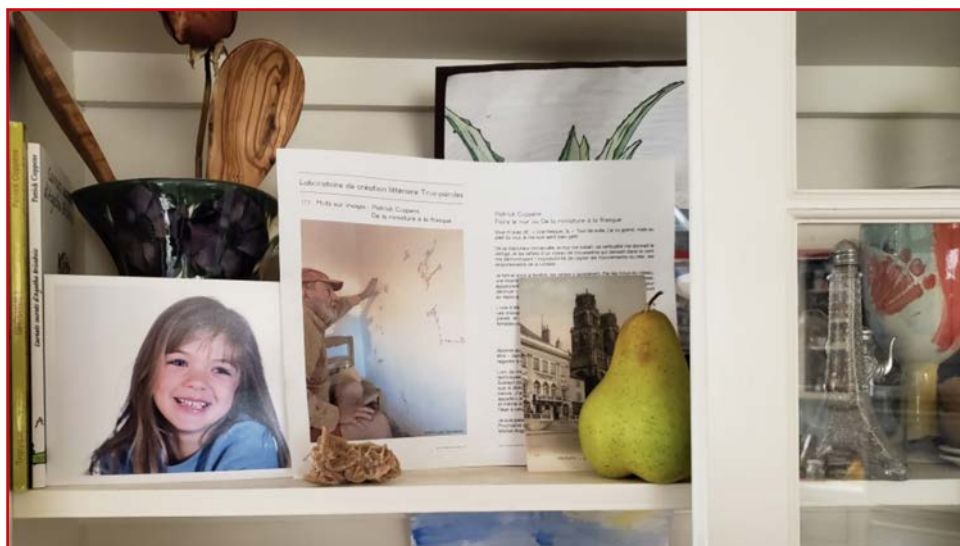
sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SODEP.QC.CA

1/3 Mots sur images :
Patrick Coppens

Faire le mur
ou De la miniature à la fresque



Petite histoire de cette photo

Dans la cuisine californienne de la nièce de Patrick Coppens, cet article de la revue (première version) a rejoint les souvenirs de la famille Arnett. À gauche de la petite Amanda, deux des recueils du poète-artiste : *Ludictionnaire 2* et *Carnets secrets d'Agathe Brisebois*. La photo de ce cabinet de curiosités que, Patrick a réexpédiée à ENTREVOUS, a été reçue comme une invitation à refaire cette page et à en apprendre plus sur la fresque.

Vous m'avez dit :
« Une fresque, là. »

Petite histoire de la fresque

En tournée dans son pays natal, Patrick Coppens s'est vu commander une fresque murale par un amateur d'art de la région catalane française, qui avait vu ses dessins sur Internet sans réaliser qu'il s'agissait de miniatures. L'artiste a accepté le défi de faire croire ses fabuleuses créatures. Pour ce faire, sans modifier son style pictural, il a inventé sur place sa technique muraliste, en s'inspirant de celle, ancienne, dite *a fresco*.

Patrick Coppens

Faire le mur ou De la miniature à la fresque

Vous m'avez dit : « Une fresque, là. » Tout de suite, j'ai vu grand, mais au pied du mur, je me suis senti bien petit.

De sa blancheur immaculée, le mur me toisait; sa verticalité me donnait le vertige, et les reflets d'un rideau de mousseline qui dansait dans le vent me démontraient l'impossibilité de capter les mouvements du réel, les emportements de la lumière.

Je fermai alors la fenêtre; les reflets s'apaisèrent. Par les trous du rideau, une ribambelle de silhouettes, à la fois fantastiques, oniriques et enfantines, apparurent. C'est de quelques-unes de ces apparitions fugaces – le jour déclinait – que je m'inspirai pour réaliser la fresque dans laquelle on voit au repos quelques créatures amicales, presque familières.

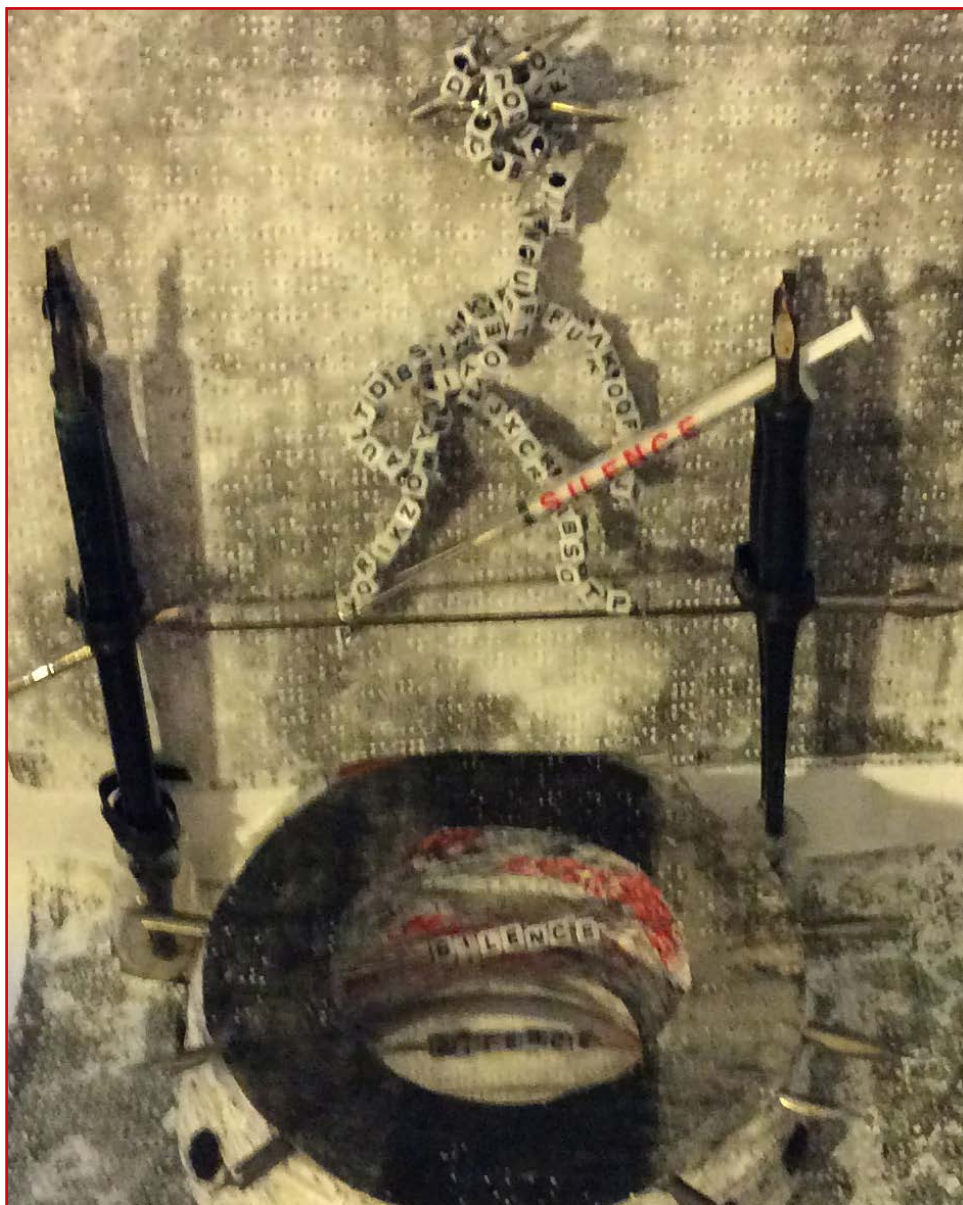
L'une d'elles ressemble à un hippocampe à queue de sirène, une autre à ces chevaux de bois tout en tête que les enfants enfourchaient au siècle passé, et une troisième a la silhouette gracieuse d'une patineuse de fantaisie coiffée d'une tuque à pompon.

Abonné aux petits formats, je n'aurais jamais cru qu'une fresque pouvait être – dans certaines circonstances – une simple miniature qu'il faut regarder à distance.

Loin de moi l'idée de théoriser ma pratique, puisque je répugne aux techniques, rechigne aux procédés, et suis proche du discret mouvement *Subrept* (du français subrepticement). Mais il me semble avoir découvert que la distance qui sépare l'œil de l'œuvre décide de l'art choisi, de sa nature. J'ai aussi été étonné de constater que l'encre pigmentée, avec laquelle *je fais équipe*, s'accommode plutôt bien du plâtre, de la chaux et même du crépi, et qu'un mur déjà peint, lézardé ou écaillé, donne de l'élan à celui qui va l'illustrer.

Je suis passé, presque sans le vouloir, de miniaturiste à *colorieur* d'espace. Prochaine étape, les plafonds ? Sans me prendre, il va de soi, pour Michel-Ange ou Chagall !

2/3 Mots sur images : inspiration à la chaîne



Silence

œuvre et photos de Suzanne St-Hilaire

Leslie Piché a fait cadeau de son poème *Faire œuvre utile* à Suzanne St-Hilaire, qui l'a remerciée en s'en inspirant pour créer une œuvre sculpturale intitulée *Silence*. Le tout a ensuite inspiré à Danielle Shelton un nouveau poème : *Leçon de courage*.

Faire œuvre utile

poème de Leslie Piché

Qu'est-ce
qu'est-ce donc que cette bizarrerie
qui s'échafaude sur une poignée de lettres

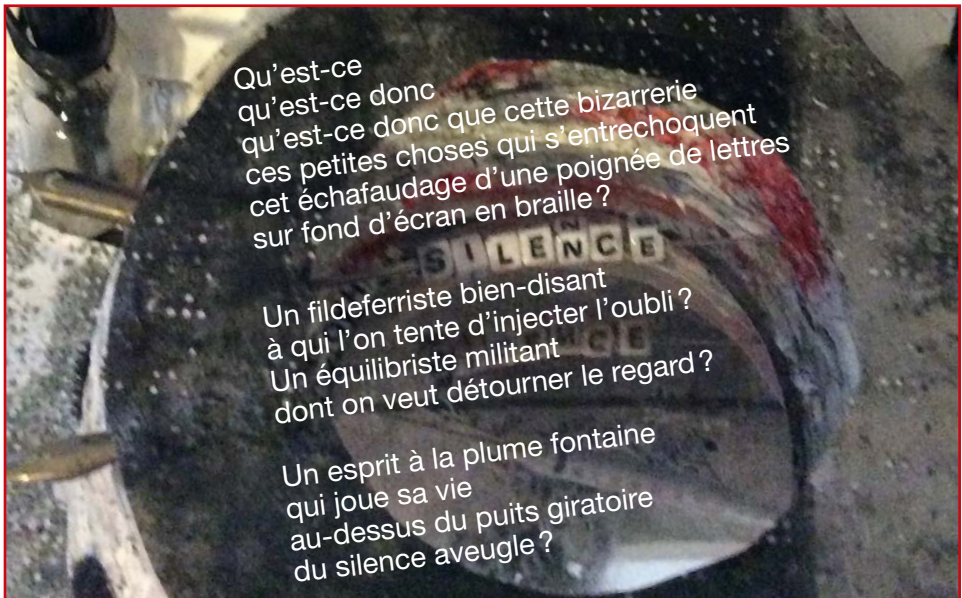
ces petites choses
qui s'entrechoquent joliment
tiennent tête au tintamarre tonitruant
du bavardage ambiant ?

Fildeferristes en équilibre
elles épèlent le mot

silence.

Leçon de courage

poème de Danielle Shelton



3/3 Mots sur images : comic strips géopoétiques

Le numéro 11 d'ENTREVOUS avait fait paraître, en octobre 2019, six *comic strips* du poète-philosophe écossais Kenneth White et du dessinateur français Patrice Reytyer. Sur les deux premières bandes dessinées, titrées *La route bleue*, on reconnaissait la 175 Nord bordée de conifères qui mène à Chicoutimi, et un autobus Voyageur faisant route, dans un paysage automnal de feuillus colorés, vers la ville de Québec. Dans ce numéro 12, cinq autres *comic strips* de la série canadienne, hivernales celles-là : *Matin de neige à Montréal*, *Territoires chamaniques*, *La vallée des bouleaux*, *Ungava* et *Terres arctiques*. S'en ajoute une où il neige sur *Stockholm* (une invitation au tourisme littéraire, p. 17).

En 1983, *La route bleue* de Kenneth White s'incarnait déjà dans son récit d'un voyage initiatique du fleuve Saint-Laurent jusqu'au Grand-Nord, une œuvre couronnée par un prix Médicis et paru en traduction française chez Grasset. Le poète a sa manière à lui de scruter les paysages inhospitaliers et pourtant vivants et habités, d'écouter le silence et les bruits du monde. Ses rencontres *humaines* (Innus et Inuits des réserves dénaturantes, chasseurs nostalgiques et mineurs résilients, faune alcoolisée terrée dans des bars isolés) alternent avec ses rêveries philosophiques, ses *haïkus* et des références à des penseurs en quête, comme lui, d'une *vraie* expérience de survivance et de liberté sur une piste fantasmée.

La route bleue de Kenneth White

« De quoi s'agit-il donc ? / De voyage, certes. En termes géographiques, de Montréal au Labrador en longeant la rive nord du Saint-Laurent. [...] / Celui qui voyage sur la route bleue est un *nomade intellectuel*. Le nomade intellectuel a deux cousins : le *loup des steppes* de Hesse, et l'*étranger* de Camus. Mais il a ses spécificités. Le nomade intellectuel n'est ni l'intellectuel platonicien idéaliste, ni l'intellectuel sartrien engagé, ni l'intellectuel médiatique passe-partout qui commente à la petite semaine les événements socio-politiques. Il sort de l'arène, il traverse des territoires physiques, mentaux, culturels, afin d'ouvrir un espace, cet espace que j'ai fini par appeler *géopoétique*. [...] / Les principes, ici, sur la route bleue, sont élémentaires, radicaux et extrêmes. / Ils ont pour noms roche, vent, pluie, neige, lumière. / Il s'agit, passage après passage, d'entrer en dernier lieu dans le grand rapport. / C'est sur les routes bleues du monde que recommence, avec tout le reste, la vraie littérature. »

Extrait de sa préface dans la nouvelle édition de *La route bleue*, éditions Le mot et le reste, 2013.

MATIN DE NEIGE À MONTRÉAL

Kenneth White



Dessins Patrice Reytier

TERRITOIRES CHAMANIQUE

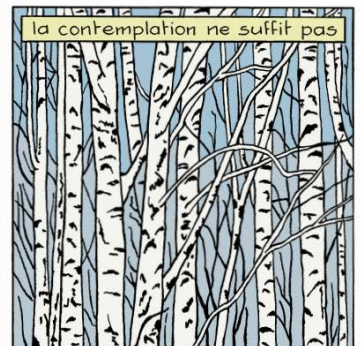
Kenneth White



Dessins Patrice Reytier

LA VALLÉE DES BOULEAUX

Kenneth White



Dessins Patrice Reytier

UNGAVA

Kenneth White



UNGAVA a paru en page 111 du numéro 13 de la revue culturelle française *Noto*, en feuilletage gratuit sur Internet.

Dessins Patrice Reytier

TERRES ARCTIQUES

Kenneth White



Dessins Patrice Reytier

STOCKHOLM

Kenneth White



Dessins Patrice Reytier

DANS LA COMIC STRIP **STOCKHOLM** (p. 16), KENNETH WHITE FAIT RÉFÉRENCE AU « FANTÔME DE STRINDBERG QUI PASSAIT, TITUBANT, SUR LA CHAUSSÉE ».

ENTREVOUS s'intéressant au **TOURISME LITTÉRAIRE**, partons sur les traces d'August Strindberg dans Stockholm et ses environs.

Ce célèbre dramaturge et écrivain est né en 1849 au cœur de la vieille ville, sur l'île de Riddarholmen (l'îlot des chevaliers) où la Suède a dédié à son œuvre sa dernière résidence, Blå tornet (la Tour bleue). À quelques pas se trouve son Intima Teatern, le théâtre qui produisit ses pièces de 1907 à sa fermeture en 1910, et qui a été restauré et réouvert en 2003 avec la même mission artistique.

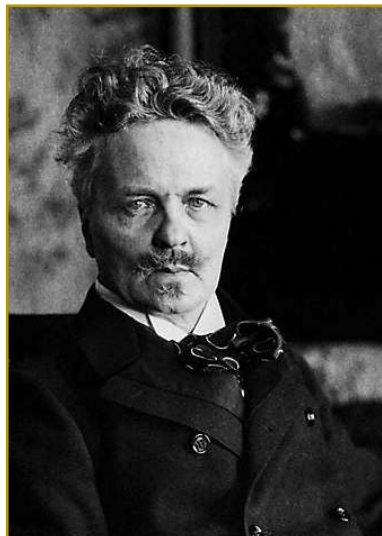
Arrêts suivants : la *röda rummet* de style baroque du Berns Hotel, qui a donné son titre au premier roman de Strindberg (*La chambre rouge* ou *Le cabinet rouge*); le Nordiska museet de l'île de Djurgården, où est conservé, entre autres manuscrits, celui de sa tragédie *Fröken Julie* (*Mademoiselle Julie*); l'île de Kymmendö dans l'archipel sud, qui lui a inspiré le roman *Hemsöborna* (*Les gens de Hemsö*); l'université d'Uppsala, où il a tenté sans succès d'obtenir un diplôme, et enfin la cathédrale du 13^e siècle qui l'a vu déambuler dans la vieille ville.

Dernier arrêt : sa tombe à Norra begravningsplatsen (cimetière du Nord) dans la commune de Solna, logée dans le quartier 13 A, au numéro 101.

« **AU FOND, C'EST ÇA LA SOLITUDE :
S'ENVELOPPER DANS LE COCON DE SON ÂME,
SE FAIRE CHRYSALIDE
ET ATTENDRE LA MÉTAMORPHOSE,
CAR ELLE ARRIVE TOUJOURS.** »

August Strindberg.
Seul, éditions Mercure de France, 1967.

August Strindberg vers 1902,
photographié par Herman Anderson





INTERPRÉTATION VS INTENTION

Des lecteurs visitent un auteur.
Un poème inédit est mis au jeu.

Le but de ce jeu ?

Démontrer que le poème est vivant
et qu'entre l'auteur et les lecteurs,
il se produit un abandon du carcan
de l'intention initiale, en échange
de la liberté d'interprétation, qui peut
résulter en une appropriation créative.
Si le poème réussit à toucher le lecteur,
l'auteur gagne !

Mot de l'arbitre

Ta peau, un poème
de Danièle Panneton,
est mis au jeu dans ce numéro.
Un appel à contributions sur Internet
a permis de recueillir des propositions
d'interprétation du poème.
Avant de tourner la page pour découvrir
les textes retenus et l'intention de la poète,
nous vous invitons à vous prêter au jeu.

Étoiles du match

Interprétation en prose poétique :
Marie Beaulieu, France Bonneau, Marie-Sœurette Mathieu, Leslie Piché.
Interprétation mixte :
Monique Pagé.

Sur ta peau rêveuse et absente
l'enfance est un doute fragile.
Assis, seul, à ta fenêtre d'ennui, tu caches ta blessure.

À trop m'attendre dans l'ombre d'une aube écorchée
à trop étreindre le désir absurde d'un port
il ne te reste que l'empreinte d'une chambre chaotique.
Je suis devenue la mémoire friable d'une ruelle
un ouragan insolite dans le bazar d'une librairie.

Lève-toi
secoue ton grand corps pathétique
et ne tombe plus dans le piège d'un horizon instinctif.

INTERPRÉTATION EN PROSE DE LA LECTRICE • **LESLIE PICHÉ**

D'emblée, je crois que c'est le fœtus à naître, ou non, qui s'adresse à sa mère qui le sera, ou non. Un angle très inusité et surtout cruel pour la mère : et si le fœtus choisissait de ne pas être... N'intime-t-il pas à sa mère de se secouer dans le chaos de sa chambre et dans son corps ?

À la relecture du poème, je réalise que mon interprétation spontanée n'est pas plausible. « Assis, seul... » : ce n'est donc pas une femme à la fenêtre...

INTERPRÉTATION EN PROSE DE LA LECTRICE • **FRANCE BONNEAU**

Ce texte évoque une enfance difficile. Le passé d'une personne resurgit sans cesse. Elle cherche donc un abri stable, car elle n'a pu et ne peut trouver une solution, même encore aujourd'hui. Elle refuse surtout de voir et de reconnaître sa blessure. Un ami intime, qui connaît son histoire, n'a qu'un conseil à lui donner : se lever, faire face à ses difficultés, oublier. Fuir l'horizon d'hier qui lui ramène toujours un trop-plein d'émotions, une peur inutile et encombrante. C'est du moins ce que pense et souhaite profondément son ami.

INTERPRÉTATION EN PROSE DE LA LECTRICE • **MARIE-SŒURETTE MATHIEU**

Sortir de l'enfance est difficile pour la personne à qui la poète s'adresse, aussi lui donne-t-elle un conseil ultime pour éviter le piège des regrets et d'une vie irréfléchie.

INTERPRÉTATION EN PROSE DE LA LECTRICE • **MARIE BEAULIEU**

Ici, l'allusion aux souvenirs de lieux marquants.

Pays de l'enfance ou des ailleurs qui évoquent des rencontres, des peines, des joies, peut-être aussi un spleen actuel.

Temps et silence mûrissent l'âme par la recherche d'issues possibles pour de nouveaux départs vers certains horizons charnels ou inconnus.

INTERPRÉTATION MIXTE DE LA LECTRICE • MONIQUE PAGÉ

Je lis qu'un fils blessé dans l'enfance par un manque, une absence ou autre insécurité dissimule son corps soit entre les draps de son lit, soit dans les seuls gestes dictés par l'instinct. Il stagne, comme enseveli sous le chaos d'une adolescence autocollante. Il ne voit pas d'horizon pour lui. Sa mère le secoue et lui rappelle la lumière du jour : lève-toi et marche.

Lève-toi

je suis celle qui frappe ta face moribonde

je suis le scalpel qui racle ta chair de poule pour en arracher la torpeur

je suis celle qui pourchasse les doutes inutiles

Secoue tes blessures

au-dessus de la ruelle livrée à la tornade

Rejoins ton seul port d'attache

au creux de ta poitrine cuirassée

de dures vérités

INTENTION DE LA POÈTE • DANIELLE PANNETON



Mon poème est né d'un déclencheur d'écriture – l'écriture écho – proposé par l'autrice Marie Dupuis, pendant un de ses ateliers : s'inspirer des mots des autres participants, qui ne font pas nécessairement partie de notre vocabulaire spontané et qui nous ont *parlé*, puis se les approprier en créant un texte qui reflète notre propre imaginaire et notre vision personnelle des êtres et des choses.

Pour la mise au jeu du texte dans la revue ENTREVOUS, on m'a proposé d'enlever le dernier vers du poème, « Ta peau rêveuse et absente ne me manque plus », afin de laisser plus d'ouverture aux interprétations. Ce vers dévoilait mon intention : évoquer une rupture amoureuse et, surtout, le regard qu'une femme pose sur l'homme qu'elle a quitté.

Comme quoi, les mots des autres peuvent aussi nous inspirer et nous inviter à être au plus près de nous-mêmes.

Le hasard a réuni sur la table de travail de la directrice artistique de la revue un fanzine, une trilogie romanesque et un récit poétique documenté par des dessins et des photos d'archives.

Arrivé le dernier, c'est le fanzine qui a déclenché cet article et ramené les deux autres publications sur le dessus de la pile des sujets à couvrir sans plus attendre, car liés par un thème.

Les trois autrices ont en commun d'avoir été inspirées par les vêtements à la mode au cours du 20^e siècle, mais d'une façon fort différente.

Suzanne St-Hilaire puise dans son enfance pour se réinventer. Ginette Trépanier rend un hommage. Francine Allard s'inspire de sa famille dans un roman d'époque.

Le fanzine de **Suzanne St-Hilaire** révèle une autre facette de cette artiste d'art brut autodidacte, issue d'un milieu qui l'a blessée dans l'enfance. Elle s'était présentée à une activité de la Société littéraire de Laval, en août 2016, avec un *scrapbook* autobiographique rempli de poésie, de dessins et de collages. Depuis, la revue publie régulièrement ses créations multidisciplinaires (voir les numéros 03, 05, 08 et 10). **ENTREVOUS 12** consacre trois pages à un journal intime de mots, de collages et de photographies de famille. Le support est un cahier d'écolier à couverture noire et aux pages lignées jaunies, enveloppé d'un patron de blouse en papier pelure d'oignon. Le contenu pictural est presque entièrement organisé par énumération¹ d'éléments divers collés ou attachés avec des épingles de nourrice et de couturière. Ils racontent l'histoire d'une cadette malheureuse de porter les vêtements des autres et qui, à l'âge adulte, se réinvente dans son art.

La mode par le grand escalier, récit poétique de **Ginette Trépanier**, est une biographie poétisée de Clairette Trudel, la créatrice de haute couture de la Maison de Clairette, sise rue Bonaventure à Trois-Rivières, dans un édifice de style victorien. Paru en 2013, le recueil est composé de 19 suites poétiques, 21 photographies d'archives, autant de croquis de robes, plus des notices biographiques.

La Couturière est une trilogie romanesque de **Francine Allard**, parue entre 2008 et 2010. Son héroïne principale est une créatrice de haute couture du siècle dernier qui, gravissant les échelons, ouvrira un atelier à Montréal et fera défiler ses mannequins au chic hôtel Ritz-Carlton.

Quiz

Quelle créatrice de haute couture montréalaise a réellement présenté ses créations lors d'un défilé au Ritz-Carlton en 1938 ?
réponse page 60

Dans son fanzine, Suzanne St-Hilaire amorce sa confiance au « je », puis, par un procédé dissociatif, continue à la troisième personne, « elle », et revient au « je ».



Un lundi, elle est revenue très
troublée d'un périple à la banque
avec sa mère.

Pas à cause de l'argent.



Elle a longtemps pleuré pour la plus petite des fillettes.

Elle a découpé
les patrons

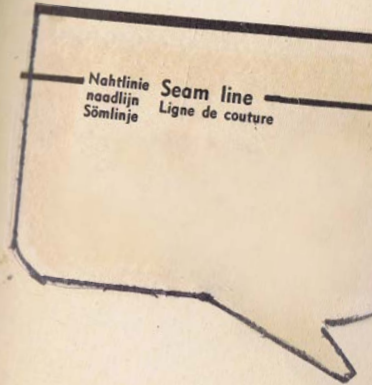
Allongez ou raccourcissez ici
Hier verlängern oder verkürzen
Förläng eller arkorta här
Lengthen or shorten here



1 1/4" (3.2cm.) Hem allowed
Ourlet de 3.2cm.
Dobladillo de 3.2cm.

le manteau serait
de Lisou Falardeau
fille unique

P.S. Dans mon souvenir, les boutons
étaient des boules de fourrure...



Nahtlinie Seam line
naadlijn Ligne de couture
Sömlinje

Elle notait
dans un cahier
le temps

Nahtlinie Seam line
naadlijn Ligne de couture
Sömlinje

*Je me suis
clonée
réincarner.*

5,7 cm Saumzugabe
5,7 cm zoomtoeslag
5,7 cm fälttillägg
Ourlet de 5,7 cm
5,7 cm (2¼") HEM ALLOWED.

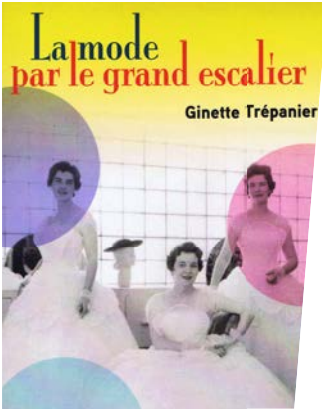
1
FRONT
DEVANT
FRENTE

Cut 1 For slip dress
Coupez 1 Pour le fond de robe
Cortese 1 Para el fondo

McCALL'S
3372
Miss size EE(14-16-18-20)
CONVERTS TO MISS PETITE

*Suzanne a
Le 27 juin 2019
Montreal*





Éditions Création Bell'Arte
2013

Aux Trois-Rivières
La Maison de Clairette
Revoir le grand escalier
Les femmes en apparat
Les bruits de soie
De taffetas
De tulle

un temps
une mode
un savoir

Ouvrez ces pages
Palpez ces souvenirs
Tissu de mots
Drapé d'une époque
Les coloris anciens
Virevoltent

extraits pages 12, 14, 15
dessin page 23
encadré : exergue du recueil



Ginette Trépanier a grandi entourée de beauté.
« Ma mère adorait les chapeaux. Elle était une vraie carte de mode, tout comme mon père. J'étais la poupée de ma sœur, de quatorze ans mon ainée ; elle me dessinait et me cousait des vêtements dont j'étais fière. À l'adolescence, j'ai étudié trois ans la haute couture et l'art décoratif à l'institut familial lanauois¹. J'aimais tracer les patrons, couper les tissus, agencer les couleurs et inventer toutes sortes de boutons, certains en émail sur cuivre. Le germe de la création multidisciplinaire était déjà en moi, et allait, lorsque j'aurais atteint la vingtaine, m'orienter vers les arts visuels, le livre d'artiste et la poésie. »

En 2007, alors qu'elle intervient à titre d'artiste dans une école secondaire du Nunavik, Ginette croise France Normandin, qui lui parle de sa tante Clairette Trudel, dont le parcours professionnel est une page méconnue du patrimoine québécois. Créatrice de mode, elle avait pignon sur rue à Trois-Rivières entre 1940 et 1980. Elle choisissait ses tissus chez Boussac, à Paris. Pour son défilé de 1964, elle avait fait venir des mannequins de chez Dior.

En ouvrant dans les dernières années de sa vie son coffre aux trésors à une artiste, cette femme inspirante a partagé un héritage qui allait se métamorphoser en une exposition, un livre d'artiste et un récit poétique, illustré et documenté.

« Non seulement je chaussais les souliers d'une grande dame, confie Ginette, mais je devais enfiler ses souvenirs et broder avec délicatesse et poésie cette histoire unique. »

« Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre,
encore que la vivre ce soit encore la rêver. »

Marcel Proust
Les plaisirs et les jours

**Je crée
la mode
québécoise!**

Émilia Trudel



Francine Allard, autrice prolifique, habile conteuse et excellente dialoguiste, a signé plusieurs sagas romanesques, dont *La Couturière* aux Éditions Trois-Pistoles. Les personnages de cette trilogie qui nous intéressent ici, Émilia Trudel et Rosette Dalpé, construiront à Montréal un petit empire de la mode bourgeoise dans l'euphorie des temps de paix du 20^e siècle.



Francine reconnaît que ce bon filon trouve en partie ses racines dans ses propres secrets de famille. Son Émilia s'inspire de sa grand-tante paternelle, couturière dans les manufactures de Montréal, puis chez des familles qui lui faisaient confectionner sur place les robes d'un mariage, dont celui de sa tante Flo en 1956. Elle était bouquetière et sa belle robe, elle l'a conservée précieusement.

Francine Allard qualifie sa saga non pas de roman historique, mais de roman d'époque ayant nécessité beaucoup d'imagination et bien sûr, des recherches. Voici deux extraits du volume 2 qui contextualisent les situations où il est question du monde de la mode.

« Les Ateliers Rosette Dalpé avaient repris leurs activités de plus belle quelques mois seulement après la fin de la guerre, et le retour de Mademoiselle Émilia, ce 15 avril 1946, fut d'abord annoncé dans *Le Devoir* et dans *La Presse*, mais aussi dans les magazines de mode : *La Revue moderne* et *Jovette*. » (p. 339)

« Je [Amélia] viens d'avoir une idée. [...] Un défilé. Je vais organiser un grand défilé pour le printemps prochain. Au Ritz-Carlton, monsieur. Rien de moins. *The Ritz*. On va leur en faire voir de toutes les couleurs aux Desmarais, aux Bernier et aux autres. Je vais aller chercher mes mannequins parmi les actrices, Janine Sutto, les sœurs Giroux, madame Ridez. » (p. 390)

1/4 RENDEZ-VOUS AVEC SUZANNE ST-HILAIRE



PRÉAMBULE DE DANIELLE SHELTON

Lorsque Suzanne St-Hilaire a découvert qu'en pensant créer un livre d'artiste, elle avait plutôt fait œuvre de fanzine¹, elle s'est aussitôt passionnée pour le genre, et elle a couru les librairies pour entamer une collection.

Les astres s'alignant, la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) a annoncé participer cette année à l'Expozine, pour y présenter quelques revues de ses membres, dont ENTREVOUS. Enfin, Suzanne était inscrite à une formation en journalisme culturel créatif et elle cherchait un sujet d'article pour la revue². Un rendez-vous a donc été convenu : à l'église Saint-Arsène de Montréal, le samedi 16 novembre 2019. Danielle Shelton et Suzanne St-Hilaire visiteraient ensemble l'Expozine. Le lendemain, Suzanne y est retournée seule, et y a rencontré son autrice de fanzine préférée.

MOI, SUZANNE, FAN DE ZINES

ARTICLE DE SUZANNE ST-HILAIRE

Parmi mes zines glanés avant l'expo se trouvait une histoire de Shushanna Bikini London, personnage avec qui, immédiatement, je m'étais sentie une affinité. Le samedi de l'Expozine, je n'ai pas trouvé sa créatrice, **Lucile de Pesloüan**, mais le dimanche, un libraire m'a guidée vers elle, et j'ai découvert qu'elle avait regroupé dix histoires dans un recueil intitulé *Les Histoires de Shushanna Bikini London*. Je l'ai acheté et l'autrice m'a fait cette dédicace : *Pour Suzanne. Je suis sûre qu'il y a un peu de vous dans Shushanna*. Comme si, en me regardant, elle avait su que cette phrase de sa Shushanna était tatouée sur mon cœur :

« Si ce n'était pas un océan qui les sépareit,
ce ne serait pas la mort non plus. »

¹ Voir en pages 23 à 25, des extraits du fanzine : le vieux cahier d'écolier noir que Suzanne St-Hilaire a rempli d'artefacts (photos de famille, morceaux de patron de couture, épingles de nourrice et de couturière, ruban carreaaté, découpes de papier de revues) et de réflexions laconiques sur le malheur d'être la cadette d'une famille peu fortunée, condamnée à porter les vêtements trop petits des sœurs aînées, des cousines et des voisines, jusqu'à ce qu'elle parvienne à se cloner pour se réinventer.

² Suzanne participait à la formation en journalisme culturel créatif offerte par Culture Laval et Emploi Québec, et donnée par la directrice littéraire et artistique Danielle Shelton. Cette formation comprenait une étape expérimentale où l'apprenti-journaliste devait couvrir un événement culturel et proposer un article à la revue ENTREVOUS.

QU'EST-CE QU'UN ZINE ?

« Ça peut être de la poésie, mais aussi de l'art visuel, des tracts politiques ou même des textes personnels. L'important, c'est que ce soit fait par l'auteur. »

Louis Rastelli, fondateur d'Expozine

PHOTOS SUZANNE ST-HILAIRE



Étalés sur l'affiche de l'Expozine : le fanzine *Histoire 8* et l'anthologie *Les Histoires de Shushanna Bikini London* de Lucile de Pesloüan, aux Éditions Rodrigol.

Alexa Perchemal : la solitude lumineuse dans le clair-obscur



« Le plus beau quand tu fais ton feu, c'est que si tu n'y arrives pas, t'as juste à recommencer. »

Alexa Perchemal, une artiste graphiste attirée par la narration, a occupé une cabane forestière de l'Ermitage de Warden¹ en plein hiver, pour une retraite en solo. Le livre de chevet apporté s'est avéré inutile, le paysage s'étant imposé comme personnage. Pour en magnifier la beauté, elle a écrit et dessiné un journal de son quotidien : des cases, comme autant de fenêtres, pour revivre la routine créatrice d'une journée, du lever au coucher – le poêle à bois à *partir*, la braise à entretenir, les déplacements en raquettes pour se rendre à la salle à manger commune ou pour méditer dans la nature. « Ici, explique-t-elle, la simplicité prévaut, et l'essentiel est la rencontre avec soi dans un calme nourricier. »

Au retour, elle a choisi pour son fanzine un grand format. Ses dessins à la mine, elle les a colorés à l'ordinateur en teintes de bleu et de jaune. Elle a préparé l'édition, et elle a confié l'impression numérique de son tirage de trente exemplaires brochés à l'imprimeur pour lequel elle travaille.



¹ L'Ermitage de Warden se trouve à proximité de Waterloo, en Montérégie, au Québec.

Hélène Laforest : une nature et des récits qui relient

« Aujourd’hui, j’ai défoncé mes portes, fracassé mes fenêtres, abattu mes murs. Mon toit s’est transformé en chapeau et s’est déposé sur ma tête. »



Après une retraite d’écriture au Bic¹ en aout 2019, Hélène Laforest a voulu garder une trace physique de cette expérience qui, dit-elle, l’a transformée et aidée à devenir elle-même. Elle a fait le projet de réaliser un fanzine collectif, dont elle serait l’éditrice.

« *Récits qui relient* comprend vingt-huit récits et poèmes composés par neuf auteurs et autrices inspirés du travail de Joanna Macy² et du kasàlà³. J’ai fait la conception, la révision, la mise en page, l’illustration à l’encre végétale et la reliure cousue main. Jess Roy de la Coop Coup D’Griffe, à Montréal, a participé à l’impression sérigraphiée de la couverture, et Marilynne Tessier, à l’assemblage des premiers exemplaires. Tiré à 88 copies numérotées, ce fanzine m’a demandé une centaine d’heures de travail, sans parler de ma participation à Expozine et de mes démarches auprès de libraires pour leur proposer de prendre des exemplaires en consignment. J’en ai bien sûr offert un à chacun des participants à la retraite d’écriture, qui tous m’ont accordé un droit de publication, et j’ai l’intention de partager les éventuels profits des ventes avec Égo/Éco⁴. »

Un collectif si près de la nature permet le métissage des voix qui font écho au travail sur soi. Les textes fusionnent les émotions qui se vivent au quotidien par des jeux de contraintes créatives, dont celle d’un écrit collectif sur le thème de la *Gratitude pour l’immensité*, selon le modèle d’un atelier proposé par Joanna Macy, où toutes les strophes commencent par *De la nature, je reçois...* Le fanzine s’ouvre sur ce texte :

« De la nature, je reçois de vifs éclats de tambour, le déchirement du vent, la quiétude dans le tumulte. Une voix qui se soulève des vestiges de rocs. Éclats, murmures, fracas. Une tempête de braises qui déborde, une immensité qui émeut. Puis le silence des poudres de pierres qui s’étendent comme la rosée. »

¹ Plus précisément à la ferme SageTerre, dans la région du Bas-Saint-Laurent.

² Joanna Macy. *Écopsychologie pratique et rituels pour la terre*, Les éditions Souffle d’Or.

³ Le kasàlà est un art oratoire africain, où chacun met en valeur « soi-même et l’autre ».

⁴ Égo/Éco est un organisme fondé par Isabelle Fortier. La coorganisatrice de la retraite d’écriture est Marilynne Tessier.

Sur le rocher qui affleure, Hélène Laforest participe au kasal a. Elle lira à son tour son texte *Le pétillement des bryophytes* (mousses et plantes de tourbières), dont voici un extrait.

« Trop longtemps, j’avais  ecout e, trop longtemps je m’étais tue, laissant à d’autres mon propre espace de parole. J’étais un réservoir de mots prêt à exploser. Un réservoir de cris à expulser. J’ai commencé à laisser jaillir cette eau bouillante, et l’ouverture s’est imbibée, s’est déchirée, facilitant le passage de ce qui devait se déverser. »

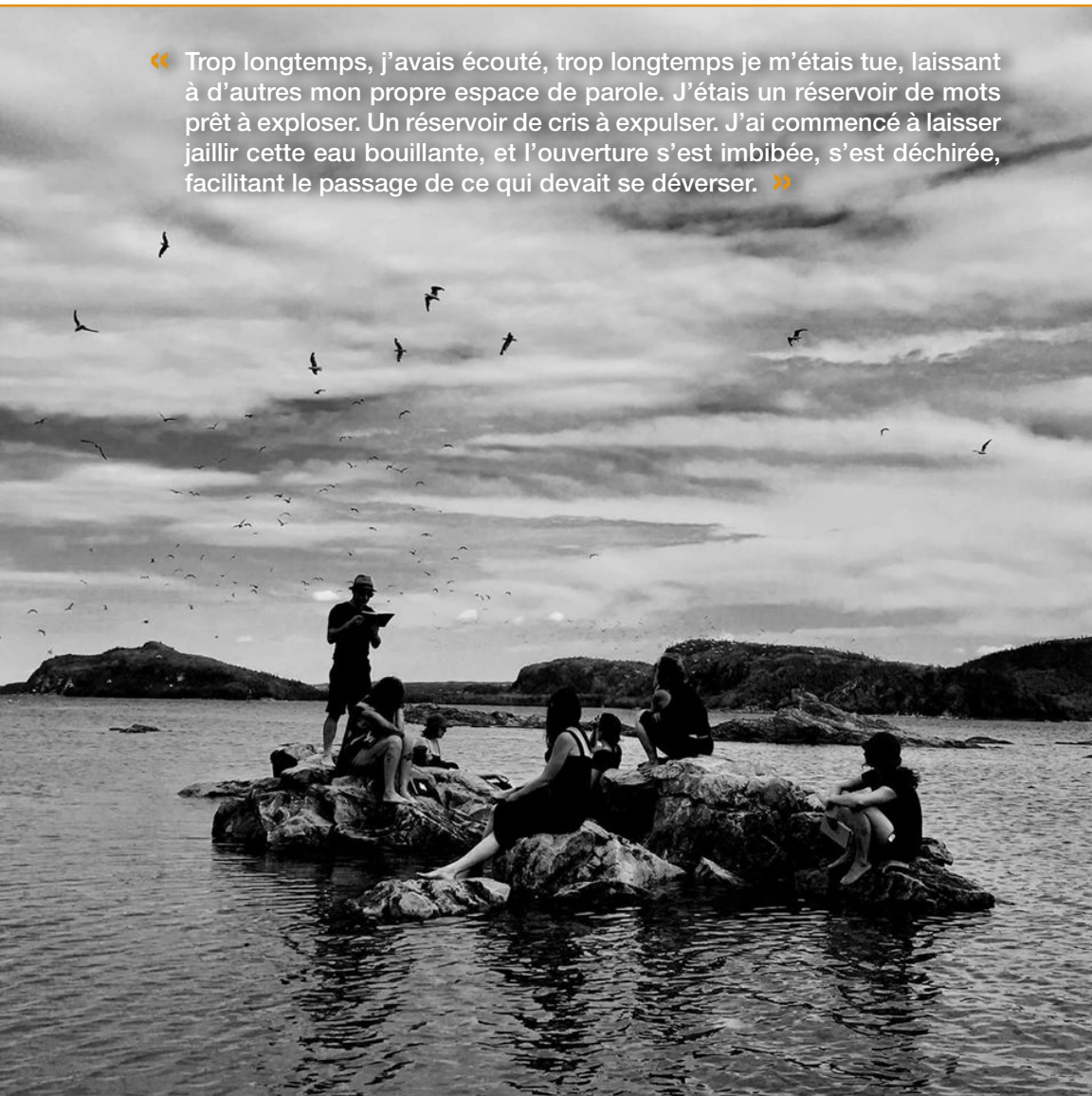


PHOTO MAXIME GAGNON

2/4 RENDEZ-VOUS AVEC PIERRE HAREL AU



ARTICLE DE DANIELLE SHELTON

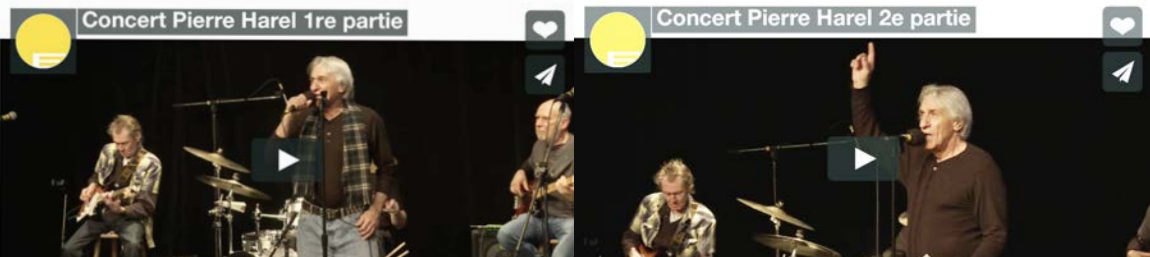
La Société littéraire de Laval a rendu hommage à Pierre Harel, un artiste québécois multidisciplinaire (poète, auteur-compositeur-interprète, musicien, comédien, écrivain, scénariste, réalisateur, chroniqueur culturel...). Son nom est associé, entre autres, aux groupes Offenbach et Corbeau, qu'il a incités à chanter en français. On lui doit **« Harel chante Félix [Leclerc] en colère »**, un spectacle présenté aux FrancoFolies et un album tour à tour blues, rock et country. On lui doit aussi la messe des morts du 30 novembre 1972 à l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal, où le rock d'Offenbach s'inspire de mélodies grégoriennes, un événement inoubliable commémoré en 2002.

Ce qu'on sait moins, c'est qu'il a vécu plusieurs années chez les Innus, notamment avec la poète Joséphine Bacon. Et, dans tous les cas, on n'en sait pas suffisamment sur son travail de création, si l'on n'a pas lu son autobiographie *Harel Rock ma vie*, parue chez Libre Expression grâce à la générosité de Julie Snyder et de Pierre Karl Péladeau, lesquels, écrit-il dans ses remerciements, lui **« ont tendu la main alors [qu'il allait] sombrer dans le désespoir. »** Il est aujourd'hui quinquagénaire, pour survivre.

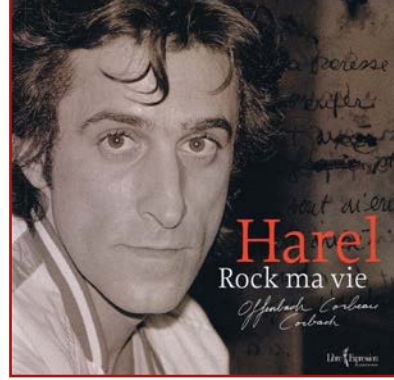
Invité à la Maison des arts de Laval lors des Rendez-vous de la Francophonie 2019, ce **« tendre ravageur »**¹ a offert un concert avec ses musiciens : trois anciens du groupe Offenbach, le guitariste Johnny Gravel, le bassiste Norman Kerr et le batteur Pierre Lavoie, plus André Bisson au clavier et George Papafilyls à la guitare. Il a interprété sept de ses chansons, parmi lesquelles les grands succès *Câline de blues* et *Faut que j'me pousse*, ainsi qu'une inédite, *Les amours perdus*². Et surtout, il était là avec son cœur, pour que les 108 invités privilégiés apprennent à le connaître mieux. On a échangé, notamment, sur ses dix années de vie dans les réserves innues de la Côte-Nord et du Saguenay-Lac-Saint-Jean, et de ses enfants métissés, information pertinente dans le contexte de l'Année internationale des langues autochtones.

¹ Clin d'œil à Pierre Harel, *Tendre ravageur* étant le titre de son album solo sorti en 1988.

² À voir à la Fabrique culturelle de Télé-Québec, les vidéos du concert, une réalisation de Jean-Paul Desjardins pour la Société littéraire de Laval, avec la participation de l'équipe technique de Patrick Lebrasseur et du personnel de la Maison des arts de Laval.



« Nous étions d'une intransigeante honnêteté quant à notre idéal culturel québécois et recherchions le cristal de pureté dans notre expression artistique. » (p. 204, 205)

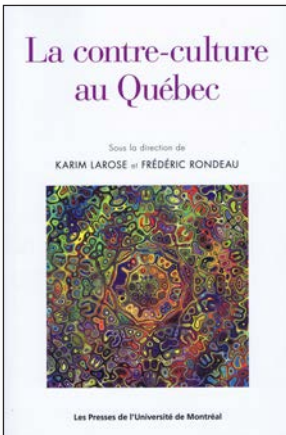


LA LANGUE DE HAREL

Dans l'entrevue qu'il a accordée après le concert, Pierre Harel s'est expliqué sur ses choix linguistiques : « Nous ne parlons pas français au Québec. Il suffit d'aller faire un petit tour en France pour s'apercevoir qu'on parle au pire le québécois, au mieux le canadien-français, une langue ancestrale qu'on veut oublier ou qu'on méprise... C'est pas ça qui va nous aider à avoir de la fierté! [...] Cette langue dialectale canadienne-française est une langue de communication orale. On l'écrit comme on l'entend. Elle correspond à notre culture. » C'est cette langue qui a fait le succès international de *Câline de blues* et de *Faut que j'me pousse*, mais ce n'est pas celle des chansons *Teddy* et *Tendre ravageur*. « Pour m'amuser des fois, pour montrer que je ne suis pas un inculte, que je n'ai pas appris à parler français dans une soue à cochons, je me force un peu pour avoir un langage sur la coche, comme on dit! » Sur la langue du Québec, il dit encore : « Aussitôt qu'on s'éloigne un tant soit peu des grands médias qui nous contrôlent et nous imposent tacitement une langue qui au fond n'est pas la nôtre, aussitôt qu'on sort des villes et qu'on entre dans les campagnes que des snobs appellent "régions", aussitôt notre langue apparaît. » Puis à une question sur le lien entre la langue et la politique dans sa chanson *Ma patrie est à terre*, il répond qu'au-delà de l'intention métaphorique, il y a sa façon de s'exprimer qui est en soi politique.

**J'reste d'un vieux char qui rouille en Amérique du Nord
J'voudrais ben rouler mon bazou est stâlé
J'voudrais ben rouler qui qui veut m'booster
J'sais pu qué-cé faire ma patrie est à terre**

Harel est aussi considéré comme un cinéaste important de la contre-culture québécoise.



« La beauté m'intéresse, mais je cherche à y accéder par le bas. »

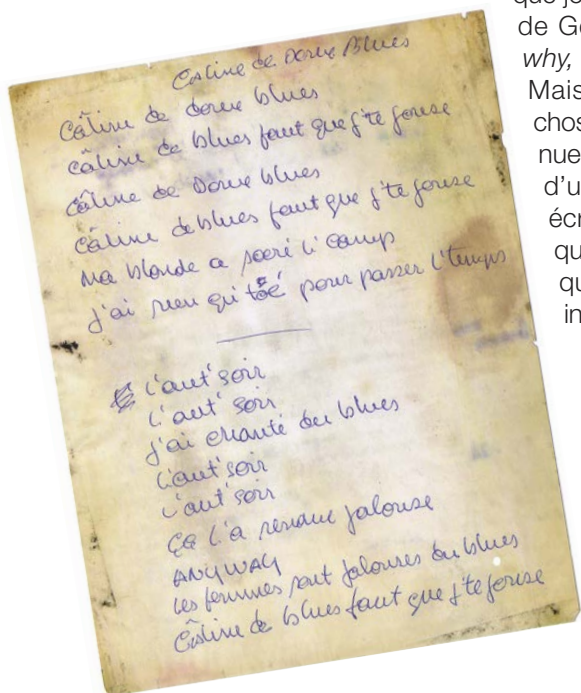
Cette citation d'Harel, extraite de son autobiographie, éclaire ce que les essayistes Larose et Rondeau écrivent au sujet de ses expériences cinématographiques : « ... la sexualité, à l'encontre des lieux communs habituels sur l'époque, est associée à un imaginaire de misère, de violence et de destruction intimes, notamment dans *Bulldozer* (1974) et *Vie d'ange* (1979), du réalisateur Pierre Harel [...] qui signe [...] des films d'une grande ambivalence, marqués au coin d'une pulsion de liberté dont le décor atteint parfois le grotesque. // [...] dans ses films, le sexe n'avait pas de visée mercantile mais plutôt une portée subversive. » (p. 17, 18, 161)

CÂLINE DE BLUES / FAUT QUE J'ME POUSSE paroles : Pierre Harel

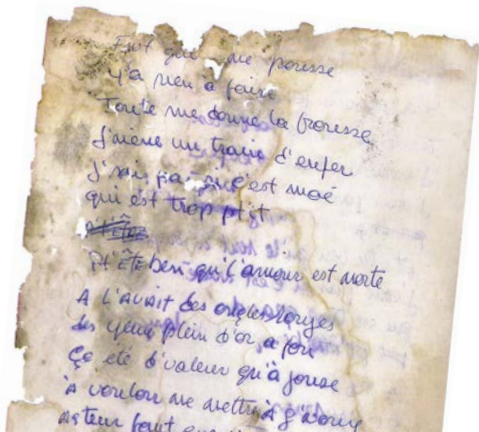
Quand, où et comment Pierre Harel a-t-il écrit la célèbre chanson *Câlîne de blues* ?

Un vendredi de décembre 1971, il séjourne dans un chalet des Laurentides avec Michèle Mercure, qui préférerait le garder auprès de lui plutôt que de le voir rejoindre le groupe Offenbach, en répétition au Rustic Inn de Saint-Sauveur-des-Monts. Il retarde son départ jusqu'au début de l'après-midi, sans pour autant échapper à la colère de sa compagne. Arrivant au motel,

Pierre Harel entend un *lead* de basse que joue Michel (Willie) Lamothe et la voix de Gerry Boulet qui chantonne : *That's why, that's why I'm singing the blues*. Mais de loin, Harel comprend autre chose. Il s'approche, dit à Willie de continuer à jouer la même *tonne* et s'empare d'un napperon de papier sur lequel il écrit la chanson qui sera la première que Gerry interprétera en français et qui contribuera à établir la réputation internationale du groupe Offenbach.



Faut que j'me pousse, cet autre grand succès d'Offenbach, a été écrit avec non moins de fougue : texte raturé sur papier rescapé d'on ne sait quelles mésaventures.



QUIZ CÂLINE DE BLUES

- 1 *Câlîne de blues* est la trame sonore de quel film de Harel? *Bulldozer* ou *Vie d'ange* ?
- 2 *Câlîne de blues* a d'abord été enregistré sur quel album du groupe Offenbach ?
- 3 *Câlîne de blues* a joué combien de fois à la radio en 2004 ?

VRAI OU FAUX ?

- 4 *Câlîne de blues* est intronisé au Panthéon des auteurs et compositeurs canadiens.
- 5 En commençant à interpréter *Câlîne de blues* au centre Paul-Sauvé, à Montréal, le groupe Offenbach a été hué par 12 000 spectateurs.

réponses page 60

PROMENADE SUR MARS

paroles : Jean Basile

Je vous espionne de ma fenêtre
Promeneuse qui avez un chien
Vous progressez
Et l'air autour de vous
Construit des cercles
Contre lesquels
Mon regard se heurte
Sans pouvoir y trouver la porte
Je vous espionne de ma fenêtre
Promeneuse qui avez un chien
Vous et le chien
Vivez sans doute
Sur une autre planète
Où l'homme que je suis
Quoi qu'il en pense
N'a pas accès
Ni de près ni de loin

LES VERS DE LA CHANSON
SONT REPRODUITS COMME DANS
L'AUTOBIOGRAPHIE DE PIERRE HAREL,
ROCK MA VIE,
(P. 190)
HAREL RACONTE QU'EN VISITE
CHEZ JEAN BASILE, IL S'AMUSAIT AVEC
LE RATEAU DU JARDIN ZEN DE SON AMI
LORSQU'IL A APERÇU SUR UNE TABLE
UN PETIT LIVRE, PUIS S'EST MIS
À LE FEUILLETER MACHINALEMENT
JUSQU'À CE QUE SES YEUX
TOMBENT SUR LA PHRASE
*JE VOUS ESPIONNE DE MA FENÊTRE*¹.
AVEC LA PERMISSION DE SON HÔTE,
HAREL A FAIT DU POÈME
UNE CHANSON,
QUE JEAN BASILE
N'A PAS ENTENDUE,
CAR IL EST DÉCÉDÉ AVANT
SON ENREGISTREMENT.

¹ Intitulé *La promenade sur Mars*, le poème est l'une des « pièces brèves » du recueil *de Jean Basile, Journal poétique 1964-1965 Élégie pour apprendre à vivre*, paru aux Éditions du Jour.

Dans l'avant-propos de son recueil, **Jean Basile** compare le confort qu'il ressent quand il manie la prose romanesque à l'exercice périlleux auquel il s'est soumis avec extase en écrivant son *Journal poétique*. « On remet ainsi en question un style, un vocabulaire, une manière de penser. On se remet entièrement en question. [...] Le risque est grand mais sans risque où est l'art ? »

JEAN BASILE [1932-1992], né Bezroudnoff à Paris, de parents russes, est arrivé au Québec en 1960. Auteur de la trilogie dite des Mongols, il dira : « C'est à Montréal que je suis né romancier. » Certes, et c'est dans cette même ville qu'il a été poète et journaliste au *Devoir* puis à *La Presse*. Dans l'entre-deux, il a fondé le magazine contre-culturel *Mainmise*. Il est l'écrivain oublié à qui Robert Lévesque rendra cet hommage posthume : « Aussi important, le regard [tragico-burlesque sur le Québec des années 1960], que celui du natif [Réjean] Ducharme. » (*La Presse*, 11 nov. 1992)

LES AMOURS PERDUS **paroles et musique : Pierre Harel**

Pour clore son concert
du Rendez-vous de
la Francophonie,
Pierre Harel a interprété
cette chanson inédite,
intimiste, pour voix,
guitare acoustique
et basse.

Où sont passés les amours blessés
Ces amours qu'on ne peut oublier
Vivent-ils encore dans nos cœurs
Malgré les colères, malgré les pleurs

Où vont les amours meurtris
Pour souffrir sans bruit
Où se cachent les amours trahis
Pour gémir au profond de la nuit

Sont-ils mendiants le long des rues
Regards suppliants, mains tendues
Ces amours désenchantés
Quêtant ce qu'ils ne savaient pas donner

Sont-ils heureux sous d'autres cieux
Avec du bonheur plein les yeux
N'en sont-ils qu'à survivre
Attendant la mort qui délivre

Sont-ils encore dans nos cœurs
Malgré les souvenirs de malheur
Malgré la peur, malgré la peine
Malgré la rancune souveraine

Où sont passées ces tendresses
Ces passions tachées de détresse
Ces serments, ces promesses
Ces mensonges, ces caresses
Gerbes d'amours fanés
Bouquet de fleurs séchées

Que sont devenus les amours perdus...



Slam-rock en hommage à Janou Saint-Denis¹

Elle

« Je ne sais plus à quel saint me vouer depuis qu'elle est partie avec ses seins radis de paradis ses jambes longues de fine coquine ses épaules royales son cou d'impériale ses bras d'ondine et ses mains de câline Elle n'a pas de frontière pas de clôture pas de mur palissade pas de geôle pas de prison Elle n'a rien pour la contenir la brimer l'attacher l'encadrer l'encorder l'enchaîner pas de garde pas de juge pas de geôlier de surveillant de gendarme ni de policier Je l'aime libre audacieuse insensée délirante sacrilège délicate Je l'aime sans foi ni loi comme il se doit sans pitié sans excuse sans pardon n'existant que du frisson de la déraison Je l'aime comme on aime le vent tellement tellement le vent quand elle ment elle ment tellement emportant qui s'emporte et ne résiste pas Pourtant elle cherche la vérité la résistance la contenance la dépendance l'attachement de l'amour Hélas esclave de la peur d'aimer elle préfère l'ivresse du pornographe croyant la tendresse immobile comme la mort Elle a peur elle pleure elle gémit elle souffre souffle comme la brise du soir qui ne veut pas mourir de l'amour d'un chasseur de vent la harnachant d'une fine soie de joie autour de son cœur de pute en priant criant qu'elle trouve enfin le chemin du bonheur »

¹ Janou Saint-Denis [1930-2000] a animé pendant vingt-six ans les mémorables soirées de poésie **Place aux poètes**.

Pierre Harel avait été invité à lui rendre hommage à une soirée **SoloVox** animé par Éric Roger à L'Escalier, bar culturel de la rue Sainte-Catherine Est, à Montréal. Au Rendez-vous de la Francophonie à Laval, le rockeur a slammé son texte au rythme de l'improvisation de ses musiciens.

Pierre Harel a écrit : « Tout au fond de moi, une voix ne cessait de me répéter que tout n'était pas fini. »

La Société littéraire de Laval le remercie, ainsi que ses musiciens et son équipe technique, d'en avoir fait généreusement la démonstration à Laval.

3/4 RENDEZ-VOUS AVEC MICHEL GONNEVILLE ET SON BONHOMME DE CHEMIN

ARTICLE DE MARTINE CHOMIENNE

Salle Bourgie
Musée des beaux-arts
de Montréal
2019.11.17



Une ballade poétique et musicale

Créé par l'Ensemble contemporain de Montréal en collaboration avec Arte Musica, *Chansons du Bonhomme de chemin* est un mélange harmonieux de différentes formes de musique, d'œuvres littéraires, d'arts de la scène et d'arts graphiques. Ce spectacle multidisciplinaire et multimédia invite le public à « une ballade poétique et musicale », comme l'a qualifiée la chef et directrice artistique et musicale de l'ECM+, Véronique Lacroix.

L'œuvre de Michel Gonneville¹ tantôt enchaîne, tantôt intercale des pièces pour piano d'Érik Satie² à ses propres compositions inspirées de poèmes de Pierre Morency que chantent deux choristes, une soprano et un baryton³. Serge Maheu complète le tout avec des animations projetées sur grand écran.

Processus et étapes de la création

À l'origine de ce concert : une commande, en 2014, de l'Ensemble Chorum au compositeur Michel Gonneville. Ce dernier connaissait Pierre Morency, notamment pour son livret de *l'Opéra féerie* composé en 2009 par Gilles Tremblay. Il fait donc à son tour appel au poète, dont il aime la sensibilité aux thèmes de l'enfance, des animaux et des saisons. Il retient treize poèmes inédits, parmi la vingtaine que Morency lui propose. Une première mouture instrumentale et littéraire du spectacle est alors produite, mais elle ne sera pas jouée, l'ensemble Chorum ayant cessé ses activités.

Des années plus tard, en 2019, Michel Gonneville propose à Véronique Lacroix (sa collègue au conservatoire) de relancer le projet. Avec le designer de projection Serge Maheu, ils vont le faire évoluer en un événement multidisciplinaire et multimédia.

¹ Michel Gonneville est un compositeur éclectique bien connu sur la scène montréalaise. Il a été professeur au Conservatoire de musique de Montréal pendant près de 20 ans. Il est également ornithologue.

² Choix de Michel Gonneville dans le répertoire d'Érik Satie : « Airs à faire fuir » de la trilogie *Pièces froides*; huit des 21 pièces de *Sports et divertissements*; *Sonatine bureaucratique*; *Véritables préludes flasques (pour un chien)*; *Nocturne n° 4*.

³ Louise Bessette, pianiste; Magali Simard-Galdès, soprano; Dion Mazerolle, baryton.

Ils ajoutent des animations de dessins du poète Morency, dont ils conservent huit poèmes écrits pour les enfants, et cinq compositions de Satie, non seulement la musique, mais aussi quelques annotations anecdotiques dont le compositeur avait l'habitude de parsemer ses partitions.

PIERRE MORENCY
Le chemin
extrait

*C'est un poème qui va son bonhomme de chemin
Parmi les tours, les plantes, les terrains vagues.
Il salue pour nommer ce qui palpite
Et même le vivant qui ne bouge mie.
Il siffle un air frais venu d'un ici méconnu,
Chante sans accompagnement ou ne chante pas,
C'est selon.*

Points communs et organisation de toutes ces sources d'inspiration

Tendresse, humour, excentricité et bonhomie peuvent qualifier les compositeurs Satie et Gonneville, aussi bien que le poète et dessinateur Morency. La scénographie de Maheu ajoute à la jovialité du spectacle, au même titre que le baryton et la soprano lorsqu'ils dansent un tango sur un mouvement lent plein de grâce feutrée.

Chansons du Bonhomme de chemin interpelle simultanément et sans relâche l'ouïe et la vue. Je veux dire, ici, que le spectateur, qui se sent un peu bombardé de toutes parts, parvient heureusement à faire les liens entre la musique et les chants grâce à la transcription, au travers des projections de dessins, des titres des œuvres de Satie et des textes des poèmes.

Deux publics

Le public de la salle Bourgie m'a semblé avisé et aguerri, cultivé surtout en ce qui concerne la partie musicale du spectacle, donc moins familier avec la poésie – c'est d'ailleurs mon cas. Par contre, il devait y en avoir aussi un de bonne foi, exigeant quant à la créativité, l'aspect novateur du spectacle, et ce public-là y a aussi trouvé son compte. Si, pour tous, la partie graphique pouvait paraître naïve, je crois qu'elle l'était à propos, les poèmes et les dessins étant à l'origine destinés aux enfants.



ECM+ Ensemble contemporain de Montréal
Véronique Lacroix | Directrice artistique

4/4 RENDEZ-VOUS AVEC... **ALEXANDRE JARDIN ET PHILIPPE BESSON**

APRÈS AVOIR LU PASSIONNÉMENT LE DERNIER ROMAN D'ALEXANDRE JARDIN¹, DEUX REPORTERS DE LA REVUE ONT FAIT UN LIEN AVEC UNE TABLE RONDE DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL RÉUNISSANT JOSÉPHINE BACON, ANTONINE MAILLET ET PHILIPPE BESSON AUTOUR DE CETTE QUESTION :

« LA LITTÉRATURE PEUT-ELLE TOUT DIRE ? »

**SUR LE CONTINUUM
FICTION ET VÉRITÉ,
LIBERTÉ ET RETENUE**

APRÈS AVOIR INTERVIEWÉ LES PANÉLISTES POUR CONFRONTER LEURS PROPRES ÉCRITS À LA VÉRITÉ D'ALEXANDRE, LE POINT DE VUE RETENU A ÉTÉ CELUI DE PHILIPPE BESSON.

ARTICLE DE LISE CHEVRIER ET DE DONNA SENÉCAL

LA VÉRITÉ D'ALEXANDRE

Avant d'assister à cette table ronde, nous avons été bouleversées par les révélations douloureuses du dernier livre d'Alexandre Jardin, *Le roman vrai d'Alexandre*. Cet auteur français célébré pour sa fantaisie dénonçait la fausseté de son œuvre et mettait au grand jour sa longue dépression et la honte abyssale qui l'habitait. Au risque d'un suicide littéraire, il démasquait son propre personnage médiatique, devenu « celui que j'abomine aujourd'hui » (p. 20). En arrière-plan de ce déballage, un tabou familial rongait ses proches en leur faisant prendre « le pli du camouflage et de la haute fantaisie. Celle qui met du rire là où il faut pleurer. » (p. 45) Ce secret est la participation de son grand-père au gouvernement de Vichy et sa responsabilité dans la rafle nazie au Vélodrome d'hiver en 1942, qui a envoyé près de 13 000 Juifs à la mort.

« J'écris ces lignes pour sortir à jamais de la tristesse, flamber mes vaisseaux et déclencher un ouragan salvateur de sincérité. »

Si Alexandre Jardin ne croyait pas à ce qu'il racontait dans ses précédents romans, peut-on douter de ses bonnes intentions ou lui reprocher de s'être mystifié lui-même ? Son autoflagellation nous offre matière à compassion tout autant qu'à réflexion, notamment lorsqu'il écrit : « Et qu'est-ce qu'un livre réussi sinon un gilet de sauvetage, ou plutôt une réserve pour descendre au plus profond de soi quand on a vidé ses bouteilles d'oxygène. » (p. 164)

Nous verrons sa renaissance dans ses prochains livres. Il s'en fait la promesse : « J'entre dans un cycle de romans du réel et non plus de correction du réel. » (p. 252)

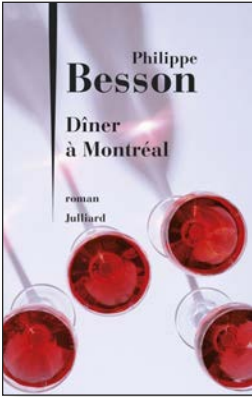
¹ *Le roman vrai d'Alexandre*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2019.

LA VÉRITÉ DE PHILIPPE

Que pense l'auteur Philippe Besson des confessions d'Alexandre Jardin ? Il ne répondra pas directement, mais il se fera prolix sur le contrat de sincérité que lui-même essaie de passer avec ses lecteurs, sous réserve qu'aucun romancier ne peut s'empêcher de jouer avec eux. « Quand on écrit une histoire qui ne surgit que de notre imaginaire et qu'on fait en sorte qu'elle soit vraisemblable, cela nous amuse que le lecteur se dise : *Est-ce qu'il me dit la vérité ou est-ce qu'il ne me dit pas la vérité ?* Ce jeu, c'est le problème du lecteur. Ce n'est pas le problème de l'auteur. »

Quand il écrit, Besson ne se demande pas comment il va être lu. Il se questionne sur le comment écrire ce qu'il porte en lui sans se censurer ou chercher à plaire ou à ne pas choquer. Il ne fait pas du marketing.

« On écrit avec ce que l'on a traversé, ce qu'on a vécu, nos douleurs, nos frustrations, nos médiocrités, mais aussi nos élans, nos ferveurs... »



C'est avec ce matériau et son imaginaire que le romancier s'efforce de faire de la bonne littérature. Ainsi, apparaît-il de manière plus ou moins sous-jacente dans toute œuvre de fiction. Il est évident qu'un auteur ne peut écrire en faisant abstraction de ce qu'il est intimement, et qu'aucun lecteur n'a à penser que tout ce qu'il lit est vrai.

Si Philippe Besson s'est plu pendant des années à écrire des romans, donc « des œuvres de l'esprit », ses trois derniers, « d'essence autobiographique », sont des autofictions. Pour le plus récent, *Dîner à Montréal*¹, il puise avec pudeur et lucidité dans sa relation avec un ex-amant. Il explore ses propres sentiments pour fabriquer la matière de ce qu'il appelle « une vie alternative ».

On a demandé à Philippe Besson s'il aimait tous ses personnages, imaginaires ou réels. Et s'il ressent envers eux de la bienveillance.

— *Je vais passer six mois, un an à écrire. Vais-je passer tout ce temps avec une personne que je déteste, que je méprise et qui me rend mal à l'aise ? Non ! Je ne suis pas masochiste. Moi, j'ai envie de passer du temps avec des gens que j'aime, sur lesquels j'ai envie de dire des choses bien. Alors, oui ! j'ai besoin d'aimer mes personnages pour les écrire.*

Un doute subsistait après cette entrevue. Est-il besoin de boudier le plaisir de la lecture en déplorant une manipulation de la vérité ou, au contraire, en en ayant peur ? Non, car si on fait cela, on tue nos auteurs préférés.

¹ *Dîner à Montréal*, Paris, Julliard, 2019, 192 pages – suite de *Un certain Paul Darrigrand*.

LA LITTÉRATURE EST PARTOUT

La Société littéraire traque la littérature partout où, évadée des livres, elle participe à la création multidisciplinaire. Deux types d'incursion dans l'environnement culturel alimentent ce numéro de la revue d'arts littéraires **ENTREVOUS**.

Le premier type est l'ajout d'un volet littéraire dans une production d'un partenaire expert d'une autre discipline artistique. Dans ce numéro, deux contributions à des **CONCERTS** de l'OSL.

Le second type d'incursion s'intéresse au carnet culturel de Laval et de sa couronne, au motif que les créations intègrent un volet littéraire. Dans ce numéro, un **OPÉRA-TANGO**, un spectacle de **POÉSIE** teintée d'**HUMOUR**, du **THÉÂTRE** de création et de la **DANSE** inspirée des **BEAUX-ARTS**.

La Société littéraire de Laval a renouvelé son partenariat avec l'OSL pour la série de concerts Les Chambristes¹.

- **Au-delà des notes**

2019.09.21 église Saint-Maurice-de-Duvernay, Laval

2019.10.20 théâtre Gilles-Vigneault, Saint-Jérôme

Un appel à contributions poétiques avait été lancé auprès des membres de la Société littéraire de Laval sur le thème du concert. Le poème de **Danièle Panneton** a remporté la faveur des directrices littéraires.

« Réaliser un vieux fantasme en disant, au début d'un concert : *J'haïs la musique!*
Nager, marcher et laisser venir le reste du poème.
Jouer avec la contrainte d'un maximum de 12 lignes et de 60 caractères/ligne.
Calculer, changer les mots, élaguer, couper, rire. »

- **Musique chorale – La nouvelle génération**

2019.11.30 église Saint-Maurice-de-Duvernay, Laval

Un appel à contributions poétiques avait été lancé auprès des membres de la Société littéraire de Laval sur le thème du concert. Le poème de **Leslie Piché** a remporté la faveur des directrices littéraires.

« Chronologie de mes recherches pour créer mon poème : constat de la richesse et de la profondeur des voix humaines (mon père était ténor); examen du programme musical du concert et quête d'infos sur le compositeur contemporain Eric Whitacre (Wikipédia, conférences YouTube); origine de la ligature des voyelles o et e, apparition d'une image métaphorique des battements des cœurs du chœur, et choix de la graphie **Œ** en majuscule; écriture, ratures, réécriture, relecture et peaufinage en gardant l'essentiel. »

¹ À Laval, cette série de concerts a lieu à l'église Saint-Maurice-de-Duvernay, un bâtiment inscrit au *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*. Les architectes Roger D'Astous et Jean-Paul Pothier ainsi que l'artiste Jean-Paul Mousseau sont associés à sa construction (1961,1962).



Au-delà des notes

Jean-Philippe Tanguay, flûte
Marie-Josée Arpin, violon
Amina Myriam Téбини, alto
Laurence Leclerc, violoncelle

« La musique [...] est à la poésie ce que la rêverie est à la pensée, ce que le fluide est au liquide, ce que l'océan des nuées est à l'océan des ondes. »

Victor Hugo
William Shakespeare, 1864

Cette respiration

Danièle Panneton, poète et comédienne

Je vous le dis tout de go, *j'haïs* la musique !

Yeux effarés, oreilles étonnées, laissez-moi vous expliquer.

J'haïs la musique qui vrille le cerveau et bannit l'âme,
qui fait BOUM BOUM BOUM derrière les vitres d'un char
ou abrute la foule, *heavy* comme un métal qui sonne creux.

Celle, sirupeuse, des ascenseurs qui nous prennent en otages,
ou exaspérante sous une voix robotisée : « Merci de patienter. »

Mais j'aime la musique qui tonne avec Wagner,
élève avec Bach, chante avec Mozart, Vivaldi et Schubert,
fait pleurer avec Chopin et Mahler ou *swingner* avec Gershwin.

Et j'adore écouter le silence au cœur de la musique,
cette respiration au-delà des notes.



Musique chorale – La nouvelle génération

Chœur des jeunes de Laval
Philippe Ostiguy, chef
Isabelle Vadeboncoeur, piano

« Chanter / Il faut s'y jeter à tue-tête / À bras le cœur à fendre l'âme
/ Avec un seul point au programme / Celui de n'être sûr de rien »

Jean Ferrat
Chanter

chŒur

Leslie Piché, poète

lier Œ

entrelacer de concert les lettres les notes les cœurs

poudrer d'or les tessitures

pour que chaque voix

s'allume s'accorde

pour que le chœur

synchrone s'électrifie

et ajoute sa lumière sonnante

à notre humanité chorale



Le dédale de la Bibliothèque-interdite

ARTICLE DE DANIELLE SHELTON
ET DE MARCELLE BISAILLON

« Peut-être suis-je égaré par la vieillesse et la crainte, mais je soupçonne que l'espèce humaine – la seule qui soit – est près de s'éteindre, tandis que la bibliothèque se perpétuera : éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète. »

Jorge Luis Borges [1899-1986]
écrivain argentin

En 2001, Denis Plante, un artiste québécois qui compose, joue et chante des tangos, se rend à Buenos Aires avec sa fiancée originaire de l'Argentine. Il a en projet de créer un opéra-tango. Il lui faut une trame dramatique, qu'il trouvera en s'inspirant de Borges et d'autres écrivains qui ont condamné la montée du fascisme. Il lui faut une compagnie de production, il aura recours à Sibyllines. Il lui faut bandonéon, guitare, contrebasse et surtout un interprète convaincant qui parle, chante et danse : ce sera Sébastien Ricard. Il trouvera même un éditeur qui publiera les textes. Et au final, il y aura *La Bibliothèque-interdite*, une œuvre originale où récitatifs et chansons alternent pour créer avec la scénographie une atmosphère de réalisme fantastique à la manière argentine.

Qu'ont en commun Jorge Luis Borges, Umberto Eco et Denis Plante ?

La préface du roman d'Eco, *Le Nom de la rose*, est un hommage clair à Borges. Dans le récit, le bibliothécaire aveugle Jorge de Burgos est une évocation de Borges, qui a occupé un temps le poste de directeur de la Bibliothèque nationale de l'Argentine. De plus, la bibliothèque labyrinthique du roman fait référence à une nouvelle de Borges, *La Bibliothèque de Babel*. Eco a créé des personnages qui partagent avec Borges la cécité et la familiarité des livres, thèmes repris par Denis Plante dans la scénarisation de *La Bibliothèque-interdite*.

L'art de puiser dans son vécu¹

Un Denis Plante timide entre sur scène, se fige à deux pas du rideau et dit que le Théâtre des Muses le force à raconter d'entrée de jeu la genèse de sa création. S'ensuit une histoire tout aussi invraisemblable de poèmes inédits écrits en français, retrouvés dans le grenier d'une aïeule de Buenos Aires, puis perdus ou peut-être volés. Cette fabulation, Denis Plante la contextualise dans un vécu concevable : il dit voyager alors en Argentine pour rencontrer la famille de sa fiancée. Dans le recueil publié à L'instant même, il ajoute que des chansons de son opéra-tango sont inspirées de la vie de son beau-père Alfredo Monetta, qui aurait enterré des livres interdits dans son jardin avant de s'enfuir dans la cordillère des Andes. De plus, paléontologue émérite, cet Argentin aurait été concierge du Musée des sciences naturelles, puis directeur au retour de la démocratie, ce qui n'est pas sans évoquer le poète emprisonné de l'opéra-tango qui est concierge puis directeur de la Bibliothèque-interdite.

À la recherche du fil d'Ariane des récitatifs de l'opéra-tango

Les récitatifs sont principalement les adresses du poète prisonnier à un inspecteur Barracuda qu'on n'entend ni ne voit. Le poète le provoque à coup de références culturelles symboliques : Gutenberg, la bibliothèque d'Alexandrie, Homère, Prométhée, Dédale, Pyrame, Thisbé, Virgile... Puis, il change de ton pour faire dialoguer un minotaure et un cyclope qui ne connaît plus que la nuit, prémisses du dernier récitatif dans lequel le poète dénonce une conspiration : « ... tous les directeurs de la Bibliothèque-interdite sont devenus aveugles [...] le premier [...] ce fut Œdipe [...] J'ai été nommé à mon insu, je SUIS le nouveau Directeur de la Bibliothèque-interdite ? C'est pour cela que je ne vois plus rien ? [...] Je reconnais bien là votre humour cruel, Inspecteur : d'un côté, m'accorder tous ces livres; de l'autre, me retirer la vue!² » (p. 48, 58) Contribuant à l'atmosphère tragicomique, le chœur des musiciens scande en espagnol des invocations, à moins que ce soit des incantations, comme lorsqu'il répète les mots Barracuda, ¡Viva el General! ¡Libertad! ¡Justicia! Conclusion du poète : la vie est un casino, une coupe de champagne et un grand bordel!

Chanson pour Alfredo, rêve et tango

Le premier tango chanté, *Partir* (p. 14), évoque la fuite du beau-père argentin de Denis Plante : « Partir sans bagages après la nuit tombée. / Des soldats sans visage sont venus m'arrêter. / Mes livres, dans une malle, au jardin, enterrés. / Mes photos, mon journal, en cendres dans la cheminée. » Des neuf autres chansons, retenons cet extrait : « J'ai rêvé souvent d'une bibliothèque aux entrées secrètes où s'engouffre le temps. [...] Cette bibliothèque, ce fut mon enfance, aussi ma sentence : je devins poète! » (p. 43, 44) Il reste le plus facile : s'enivrer de la musique du tango !

¹ On parle ici d'autofiction, une exploitation créative de demi-vérités plus ou moins inspirées du vécu de l'auteur. Un autre article de ce numéro explore cette thématique du vrai ou du faux, celui de Lise Chevrier et de Donna Senécal (voir p. 40 et 41).

² C'est dans ces récitatifs que Denis Plante exploite le thème de la cécité emprunté à Jorge Luis Borges et Umberto Eco (voir l'encadré en p. 46 de ce numéro d'ENTREVOUS).



PHOTO MAXIME PICARD

David Goudreault en appelle à la poésie pour contaminer son public

vu au Théâtre
Gilles-Vigneault
de Saint-Jérôme
grand public
2019.11.19
aventure scolaire
2019.11.20

ARTICLE DE JULIE GRIMARD

David Goudreault écrit des romans, des slams et des poèmes. Fort de cette diversité d'expressions, ce qu'il prône, c'est la démocratisation ou la désacralisation de la poésie pour que le plus grand nombre de personnes puissent bénéficier de ses effets cathartiques. Voici son credo, paraphrasé.

**Le Québec a une culture poétique riche.
Il faut la conserver, la faire fructifier et s'en inspirer.
Il faut lire, écrire, écouter et réciter à haute voix la poésie.
S'en imprégner. Se l'infuser. Se laisser contaminer.**

S'il offre à un public adulte son spectacle solo *Au bout de ta langue – humour debout et poésie drette*, il l'a créé pour les ados. Et pour se connecter à cette clientèle avec humour et authenticité, il utilise le fil conducteur de son expérience personnelle. Il a été un enfant rebelle, puis un jeune homme aux prises avec des dépendances et des condamnations à des travaux communautaires pour méfaits. Il a appris à maîtriser ses pulsions violentes en trouvant ce dont il avait besoin pour canaliser positivement son adrénaline : l'écriture. Cette étape franchie, il a gardé le cap et persévéré. Aujourd'hui, il propage avec enthousiasme et conviction le message que la vie peut être rocailleuse, mais qu'il est possible d'en changer le cours.

Lorsqu'il anime des ateliers de création dans une école, David Goudreault utilise comme outil privilégié la poésie. « Parce que, dit-il, cette forme d'écriture permet d'exprimer le ressenti de façon indirecte, moins frontale. » Il donne l'exemple d'un jeune qui, pour parler de sa mère, a employé l'image d'un fil barbelé rouge dans sa vie. Preuve – s'il en fallait une – que susciter le désir d'écrire pour créer de l'art, décharger sa psyché ou se révéler à autrui a de l'impact. Preuve aussi que ce spectacle, qui allie la création personnelle et des textes d'auteurs, parvient à susciter le désir de connaître ce qui s'écrit au Québec.

David Goudreault entrelace en effet ses propres poèmes à des textes d'auteurs québécois choisis pour renforcer son message de persévérance et de confiance en soi : par exemple, d'Yves Boisvert, le poème « Voile »¹.

« Il ne faut jamais préjuger d'une voile
de son tissu de sa forme de sa force...

On ne sait pas les aboiements des fleuves
sans niche ni piège ni collier
ni le désir qui gonfle la toile
et qui donne au vent la fureur
d'inventer sa force sa forme... »

Ici et là, il appuie sa démonstration sur des citations, dont celle-ci de Félix Leclerc : « Il y a plus de courage que de talent dans la plupart des réussites. »

Mais son plus vibrant plaidoyer, il l'a livré avec ses mots à lui, dès l'ouverture du rideau :

« J'en appelle à la poésie [...]
Sous toutes ses ramifications
De ses cimes aux racines... »

Dans ce spectacle qu'il module en fonction d'un public adulte ou ados, québécois ou étranger, David Goudreault pousse l'audace jusqu'à risquer une improvisation en direct : il recueille huit mots dans l'assistance, réfléchit dix secondes puis se lance dans un slam poésie qui les inclut tous.

Cette aisance sur scène ajoutée à l'intensité et à la diversité de ses textes, qu'ils soient humoristiques ou dramatiques, ont certainement contribué à lui faire gagner en 2011, à Paris, la Coupe du monde de slam poésie.² Et aussi, comme il le dit lui-même avec insistance, sa préparation au cours des mois précédant la compétition : il a récité à haute voix quelque 800 fois les six poèmes choisis pour sa performance. Sa persévérance a été payante : sa victoire lui a ouvert les portes des éditeurs et a propulsé sa carrière.

Son spectacle solo, David Goudreault le termine en lançant : « Mettez de la poésie dans votre vie ! » Une prescription qu'il s'autoinjecte³, en nous enjoignant haut et fort de l'imiter.

¹ Page 18 du recueil *Poèmes de L'Avenir*, paru aux Écrits des Forges en 1994, et dont le titre est un clin d'œil, Boisvert étant né à L'Avenir, en Mauricie.

² Deux autres Québécois ont ensuite remporté la Coupe du monde de slam poésie : Simon Landry, en 2013, et Amélie Prévost, en 2016.

³ David Goudreault s'est notamment autoinjecté de la poésie en prenant la direction en 2016 de la Grande Nuit de la Poésie de Saint-Venant, dans la MRC de Coaticook, là où le premier Sentier poétique du Québec est né en 1998, sous l'impulsion de l'auteur-compositeur Richard Séguin qui y vit depuis plus de 40 ans (lire ses vers, en couverture).



ARTICLE DE DANIELLE SHELTON
ET DE VINCENT DIRAKA
PHOTO COURTOISIE LA LICORNE

Auteur, dramaturge, metteur en scène, comédien, improvisateur et marionnettiste, Simon Boudreault déploie plusieurs de ses talents dans ses pièces théâtrales, avec une prédilection pour la comédie burlesque.

À l'automne 2019, le Théâtre des Muses de la Maison des arts de Laval le recevait, accompagné du musicien Michel F. Côté et des comédiens Caroline Lavigne et Félix Beaulieu-Duchesneau. Le programme annonçait « une plongée tête première au cœur de son parcours de créateur », et c'est bien ce qu'il a fait, émaillant d'extraits de pièces ses révélations sur les particularités de chacune de ses aventures scéniques.

Avant de creuser ses pièces *Sauce brune*, *Comment je suis devenu musulman* et *Gloucester* – pour le plaisir de faire des liens à la manière ENTREVOUS – voici en vrac quelques idées inspirées et inspirantes de Simon Boudreault.

Dans *Soupers*, il a transformé la scène en restaurant pour y attabler des spectateurs et, incognito, les comédiens, ces derniers relevant le défi de jouer dans cette proximité avec le public. La pièce est en quatre actes, le personnage principal soupant tour à tour avec son chat, sa mère, sa sœur et une serveuse.

Dans *D pour Dieu ?*, un bébé-marionnette se croit Dieu jusqu'à ce que sa maman lui mette dans la bouche une purée de navet. Cette pièce est une autofiction, Simon s'initiant depuis peu à la paternité.

Dans *As is (tel quel)*, l'Armée du Rachat (avatar de l'Armée du Salut) a la vedette, plus exactement son entrepôt bric-à-brac en sous-sol. Le décor est un entassement spectaculaire d'objets hétéroclites dans lequel circulent les employés et un étudiant en philosophie embauché pour l'été. Dans cette tragicomédie sur les préjugés et l'abus de pouvoir, chaque personnage interprète une chanson originale dont le style correspond à sa personnalité.

SIMON BOUDREAU ET SON BALLET DE JURONS À LA SAUCE BRUNE

Pour mettre en scène sa première pièce, *Sauce brune*, Simon Boudreault s'est inspiré des chorégraphies de ballet. Debout devant leur chariot à roulettes, les cantinières de la cafétéria d'une école secondaire cuisinent sans s'arrêter, en se passant les plateaux de nourriture. Elles préparent à toutes les sauces des plats au bœuf. Après avoir sorti d'un bac un bloc d'argile brune – qu'on comprend être la représentation d'une pièce de viande – elles le tranchent épais, mince, le façonnent en carottes à peler ou en oignons, le roulent en spaghettis puis en boulettes finalement émietées en steak haché. Et pour éviter que l'argile sèche en cours de représentation, elles l'arrosent souvent et s'essuient les mains sur leur tablier blanc qui prend progressivement la couleur de la sauce brune qui donne son titre à la pièce.

Ce rythme d'horlogerie est accentué par des dialogues qui poétisent des suites de jurons québécois, distribuées entre les quatre femmes selon une hiérarchie de responsabilité. Lorsqu'une idée est reprise, elle l'est toujours dans la même suite de mots et de sacres, comme, en musique, on reprend un air. Un exemple : « Des fois, estie, on s'parle, criss, on essaye, câliss, que ça soye... t'sé viarge, clair, pis, sacrament, on y arrive pas, câliss. » Un sacre est réservé à la cuisinière en chef : « tabarnak ». D'après un linguiste russe venu étudier nos sacres (l'anecdote est racontée par Simon), celui-là serait très fort à cause de sa consonance : une seule voyelle, A, répétée dans chaque syllabe, et trois consonnes percutantes, T, B et K.

Lors de sa présentation au Théâtre des Muses, le dramaturge a utilisé cette parfaite métaphore de la précision chorégraphique et verbale de sa pièce : « une dentelle brune ».

LES JURONS DE PIERRE HAREL

*Un complément à l'article des pages 32 à 37,
Rendez-vous avec Pierre Harel*

Dans son autobiographie *Harel Rock ma vie* (Libre Expression, 2005), Pierre Harel rapporte comment il a harangué la foule réunie au Centre Paul-Sauvé pour un concert rock. Dès les premières mesures de la chanson *Câline de blues*, le groupe Offenbach a été hué. Harel s'est aussitôt emparé du micro pour dissiper une méprise, émaillant son discours de nombreux jurons.

C'est de la dentelle, mais bleue, celle-là!

- Vous croyez qu'on chante en anglais ?
- Oui!
- Vous êtes sûrs qu'on chante en anglais ?
- Oui!
- Ben vous vous trompez ! Vous êtes une belle gang de colonisés ! Câ-line-de-blues ! « Câline », tabarnak ! Comme câlisse ! Pas *call in*, dring-dring, ostie ! « Câline », saint-cibouère de câlisse ! « Câline de blues faut que j'te jouze », sacrament ! « Faut que j'te jouze », entendez-vous, maudit calvaire ? « Faut que j'te jouze ! »

[...]

Gerry, qui n'attendait que ça, fit signe à Wésô qui redémarra *Câline de blues*. Ce fut un triomphe ! J'enchaînai avec *Maudit calvaire moody*. (p. 150, 151)

COMMENT JE SUIS DEVENU MUSULMAN – PIÈCE DE SIMON BOUDREault

Simon Boudreault a écrit *Comment je suis devenu musulman* alors que sa mère avait un cancer incurable et que sa copine marocaine était enceinte. La trame de la pièce puise dans ce vécu, au point qu'il a le sentiment de s'être transformé en vampire. « Tout ce que je vivais était transformé, amalgamé, trituré et plongé dans cette pièce en devenir. [...] Parfois avec pudeur. Parfois non. » La revue a mandaté le reporter Vincent Diraka pour voir la pièce à la Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville et commenter, entre autres, la thématique du mariage mixte quant à l'origine ethnique et culturelle des fiancés, et à la religion de leurs parents.

LE MARIAGE DES CULTURES DE SIMON BOUDREault

VU PAR VINCENT DIRAKA

Dans une mise en situation où un Québécois athée élevé dans la religion catholique couche avec sa blonde musulmane non pratiquante, tout va bien ! Mais lorsqu'elle tombe enceinte, cela se corse. Les parents de la fille parlent de les marier chez les musulmans, les parents du jeune homme chez les catholiques, chaque clan demeurant attaché à sa tradition. Ce conflit des cultures trouve un dénouement heureux quand Amir propose à son futur beau-fils un verre de vin, boisson interdite par l'Islam. C'est le triomphe du mariage des cultures où la religion a moins d'importance que l'amour filial. Le tout est aussi une leçon d'intégration.

JEAN-FRANÇOIS – Je voulais que vous sachiez la vérité sinon je me sens pas honnête de...

AMIR – Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse de la vérité ? Ma fille, elle, ce n'est pas une étrangère ici. C'est ça qui compte. Allez ! On va danser.

Si Mariam, la fiancée, ne se sent pas étrangère au Québec, Amir, lui, vit son intégration différemment.

AMIR – Mmm. Quand je vais au Maroc, je vais voir mes amis. [...] Mais ce que je vois... ce que je vois c'est que tout a changé maintenant. Le Maroc a changé avec eux. Moi aussi, j'ai changé, mais pas comme eux. J'ai changé tout seul, ici. Personne ne le dit, mais je suis un étranger maintenant.¹

Quant à la question confessionnelle, Gisèle, la mère de Jean-François, se montre ouvertement critique envers les « religions qui ont établi des règles pour des gens qui vivaient il y a deux mille ans » et qu'elle apparente à « des lois qui s'adaptent pas à la société qui évolue » (p. 79). Un propos courageux.

Cette pièce me fait penser au théâtre d'Anton Tchekhov² : il n'y a pas de héros principal, tous les acteurs prennent la parole à tour de rôle et évoluent ensemble. Comme le dramaturge russe, Simon Boudreault montre un tableau tragicomique de la vie de personnages convenables et sensibles qui rêvent d'améliorer leur vie en émigrant ou en se mariant. De mon point de vue d'immigrant (je suis né en Égypte), *Comment je suis devenu musulman* me semble un portrait crédible de la société québécoise multiculturelle.

¹ Le texte de la pièce a paru chez Dramaturges Éditeurs (extraits p. 205, 206).

² Anton Tchekhov [1860-1904], auteur de *La Mouette*, *La Cerisaie*, *Oncle Vania*...

GLOUCESTER DÉLIRE SHAKESPEARIEN – PIÈCE DE SIMON BOUDREULT ET DE JEAN-GUY LEGAULT

Les dramaturges ont fait le pari de parodier Shakespeare pour lui rendre hommage. Leur pastiche satirique transforme ses tragédies en comédie.

Le hasard – toujours lui! – a fait que peu avant que la revue s'intéresse à Simon Boudreault, deux de ses reporters avaient couvert le festival Vous êtes ici, au Théâtre Aux Écuries, où de jeunes comédiens avaient réussi une parodie de *Roméo et Juliette* (voir p. 54). Pour fins de comparaison, tout autant que pour en découvrir le style, voici un extrait de la scène du balcon de *Gloucester* (Roméo – alias duc de Gloucester dans *Richard III*), où Lavigna est la Juliette shakespearienne.

Un balcon lumineux aux fenêtres ouvertes. Lavigna, d'une blancheur évanescence, rêve, songe, s'ennuie. Entre Gloucester¹. [...]

Lavigna – Une nuit si douce. Me voilà encore seule à regarder les secondes s'éterniser. Que ne puis-je retrouver l' élu de mon cœur, m'enfourer dans ses bras, goûter sa peau.

Gloucester – Que de chance pour cet élu!

Lavigna – Ah! qui est cette ombre indiscreète, alors que je dis tout haut mes pensées secrètes?

Gloucester – Un rêveur...

Lavigna – Gloucester, c'est vous?

Gloucester – Quand je vous vois, j'en oublie mon nom.

Lavigna – Je vous confirme que c'est bien vous.

Gloucester – Si cela vous déplaît, je puis être un Capulet.

Lavigna – Un quoi?

Gloucester – Un Capulet.

Lavigna – Vous parlez de ces drôles de petits singes?

Gloucester – Non, non, non... je parle des Capulet. Peu importe, vous ne connaissez pas la référence, ça ne sert à rien de l'expliquer.

Lavigna – Je connais les capulets, ces petits singes aux comiques mimiques.

Gloucester – Non, vous parlez des capucins.

Lavigna – Les religieux?

Gloucester – Non, les autres capucins.

Lavigna – Quels autres?

Gloucester – Les singes.

Lavigna – Les capulets.

Gloucester – Non, non...

Lavigna – Mais oui! les petits singes capulets qui détestent les petits singes montaigus.

Gloucester – Vous connaissez les Montaigu?

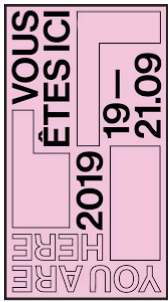
Lavigna – Qui?

Gloucester – Montaigu.

Lavigna – Le musicien?

Gloucester – Non, non... Il se fait tard, je vous laisse à vos virginales pensées.

¹ « Entre Gloucester. » Cette didascalie (instruction à un interprète qui doit entrer en scène) sera utilisée à outrance dans la parodie vue Aux Écuries, pour créer un rythme comique.



L'édition 2019 du festival **VOUS ÊTES ICI** s'est avérée une belle occasion de découvrir ce qui anime la relève artistique. À l'invitation de LA SERRE – arts vivants, dix groupes de diplômés ont pris d'assaut le Théâtre Aux Écuries pour une résidence intensive visant à concevoir et à mettre en scène, en moins d'une semaine, une performance de dix minutes, puis à la présenter à un public déambulant dans différents espaces.

Trois performances ont particulièrement retenu l'attention des reporters d'ENTREVOUS : *Didascalies*, *Les traces du chaos dans la Maison Durant* et *Ne faites pas honte à votre siècle : immergez*.

Élisabeth Coulon-Lafleur ou la révolte des scénographes

ARTICLE DE DANIELLE SHELTON

Le titre de la production, *Didascalies*¹, est certes bien trouvé, mais en deçà du délire créatif auquel Élisabeth Coulon-Lafleur a invité le public. Elle a eu l'idée d'inverser le rapport de force entre les comédiens et l'équipe technique, en sabordant – rien de moins ! – une représentation théâtrale du *Roméo et Juliette* de Shakespeare. Il lui fallait choisir une pièce archiconnue, afin que les spectateurs puissent s'y retrouver malgré les interruptions constantes qu'elle allait planifier. Elle-même apparaîtrait sur scène de façon totalement inappropriée, et de surcroît en vert, seule tache de couleur de cette production insolite (voir la photo). Metteuse en scène, elle couperait la parole aux comédiens ou leur ferait dire à haute voix des didascalies (notamment, avec un effet répétitif efficace : *Entre Roméo*, *Entre Juliette*). Les amants de Vérone seraient par ailleurs à tout moment manipulés et relégués au second plan par l'accessoiriste et son escabeau, le régisseur-son et sa propension à monter le volume de la musique pour étouffer les voix, l'éclairagiste et ses faisceaux lumineux fuyant l'action, etc. En entrevue postreprésentation, Élisabeth dira que « cette création collective a voulu se jouer de la verticalité classique du théâtre, en mettant à l'avant de la scène le travail de ceux et celles qui œuvrent par convention dans le noir ».

¹ Les didascalies sont des notes rédigées par l'auteur à l'intention des comédiens ou du metteur en scène. Ajoutées au texte d'une pièce, elles ont une fonction scénique.



Mélodie Lupien sur les traces du chaos dans la Maison Durant

ARTICLE DE LESLIE PICHÉ

Qui diable a écrit ce texte déroutant, troublant, apparemment déconstruit? Le dramaturge québécois Daniel Danis.¹ « Les traces du chaos dans la maison Durant » est le deuxième tableau des vingt-et-un constituant *Le chant du Dire-Dire*, son théâtre de création musical. Cette forme non conventionnelle avait de quoi inspirer une metteuse en scène, comédienne, danseuse et chanteuse telle que Mélodie Lupien. Sa rencontre avec cette œuvre de Danis avait été une révélation pendant sa formation à l'UQAM. Le festival Vous êtes ici allait lui permettre de concrétiser sa vision multidisciplinaire de ce *Dire-Dire*, en expérimentant un art ouvert, avec l'accord enthousiaste de l'auteur qui ne fournira ni didascalie ni autre précision, mais une licence de liberté. Ainsi donc, dès janvier 2019, Mélodie avait rejoint un noyau de finissants du Collège Lionel-Groulx, pour commencer à bâtir une équipe de comédiens ayant des aptitudes en danse, qu'elle a complétée ensuite avec un pianiste professionnel et une chanteuse classique. Et c'était parti!

En amont, Mélodie réfléchit, cherche, structure théoriquement ses dix minutes, fait quelques essais, puis travaille la lecture avec ses interprètes. La parole étant dite, chantée et montrée, elle commence à élaborer des pas de claquette qui parleront eux aussi. Elle n'aura que seize heures et demie de répétition aux Écuries, aussi est-elle déterminée à profiter au maximum des installations techniques du théâtre et de l'équipe professionnelle qui l'encadrera. Responsable de sa production, elle se chargera elle-même des éclairages, et sa scénographie traduira une présence physique de la nature : teintes terreuses pour les costumes, buches de bois franc, arbre éclairé par la Lune... Tout se met en place, chacun jouera son rôle pour créer un moment hors temps et hors normes dans cette maison d'amour et de chaos.



PHOTO NICOLAS BIAUX

Après les dix minutes d'exposition à la réalité devant public, que reste-t-il? Le projet de monter les vingt-et-un *Dire-Dire* de Daniel Danis. Et la certitude que le théâtre de création musical doit s'affranchir des préjugés, et du milieu et du public.

¹ Mélodie Lupien s'est attachée à transposer sur scène ses valeurs communes à celles de l'auteur Daniel Danis. Tous deux sont sensibles à l'agriculture, entre autres. Le grand-père de Mélodie est un expert en culture du foin, et sa famille produit de l'ail à Bromont. Les travaux dans les champs font partie de son ADN et la ville lui pèse parfois. Pour sa part, Daniel Danis est retourné vivre au Saguenay-Lac-Saint-Jean, là où le déluge de 1996 a fait d'une petite maison blanche le symbole d'une résistance au chaos. Tiens! c'est à cette époque qu'il écrivait *Le chant du Dire-Dire* dont les lieux fondateurs sont les régions rurales de Portneuf et de Rouyn-Noranda, une ville minière de l'Abitibi.

CRÉATRICE DE LA PERFORMANCE **NE FAITES PAS HONTE À VOTRE SIÈCLE : IMMERGEZ,**
AMÉLIE PINEAULT – STAGIAIRE À LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL À L'ÉTÉ 2019 – DÉCRIT
ELLE-MÊME SON PROCESSUS DE CRÉATION, À LA DEMANDE DE LA REVUE.

« Ma liste de cadeaux de Noël étant essentiellement composée de recueils de poésie contemporaine, je me suis retrouvée comme à chaque année avec ma précieuse pile à dévorer, et ce fut la découverte de Daria Colonna, qui me plongea dans une rage magnifique. Sa deuxième publication, *Ne faites pas honte à votre siècle*, m'est apparue comme étant le texte idéal pour soutenir le projet que je comptais proposer au festival Vous êtes ici.

Publié par Poètes de brousse, le recueil est une étude poétique sur la jeune génération militante s'étant heurtée au récif postgrève du Printemps érable et qui, depuis, ne sait plus comment sortir la tête hors de l'eau. L'écriture soulève, entre orgueil et culpabilité, l'hypocrisie d'une gauche intellectuelle privilégiée. Le constat est que, patageant dans les eaux troubles du « désespoir serein », nous attendons la tempête – dérèglement climatique, crise du capitalisme – conséquence inévitable de nos quotidiens bourgeois. En voici un extrait.

« vous êtes torturés par la honte du siècle
qui est aussi mélancolie suprémaciste
esthétique du suicide
nostalgie postmoderne
vanité des symboles ou tentation »



PHOTO NICOLAS BIAUX

Puisque j'ai participé activement aux grèves étudiantes de ma génération (contre la hausse des frais de scolarité et, quelques années plus tard, contre l'austérité), mon engouement pour ce texte relève de mon identification à ces événements, mais aussi de mon amour pour le lyrique et le séditieux. Comme Daria, les sentiments de colère et de cynisme avec lesquels je traverse mes années de jeune adulte sont devenus mes vecteurs sublimes de création. C'est d'ailleurs avec ce souffle pressant sur la nuque que j'ai écrit durant les six dernières années *Louves*¹, un hymne à la sororité dans une société phallocrate en pleine décadence.

¹ ENTREVOUS a publié deux poèmes de ce recueil à paraître aux Éditions de la tournure : dans le numéro 09, « Sopor et le chant des filles bleues » ; dans le numéro 11, « Antigone-Machine ».

En fait, ce sont ces quelques similitudes de valeurs et de parcours, à Daria et à moi, qui ont renforcé mon désir de mettre en scène ses mots, car je sentais que, de ces chemins analogues, émergeait un message commun que je pouvais véhiculer en usant de la poésie et des arts vivants comme levier de communication sur ces enjeux, avec comme objectif d'inciter à la radicalisation par rapport aux injustices sociales et à l'urgence climatique. Quand l'appel officiel de projets a été lancé par le festival, j'ai contacté Daria par l'entremise des réseaux sociaux, et elle a accepté de me donner les droits d'utilisation des textes de son recueil.

Pour ma création, que j'ai intitulée *Ne faites pas honte à votre siècle : immergez*, je me suis inspirée d'une vision que j'ai eue dans un rêve, celle d'un radeau ballotté par une tempête en haute mer. Je comptais reprendre cette image, qui m'inspire symboliquement les dérives climatique et systémique, et en pousser l'esthétisme et la situation grâce au support textuel offert par la poésie de Daria. Comme je me l'imaginai alors, les interprètes, naufragés du système, allaient s'entasser debout dans un petit canot pneumatique, vulnérables face aux éléments qui se déchainent sur une Amérique fictive et futuriste. Je voyais un micro déguisé en bouée de sauvetage pendouillant au-dessus de leurs têtes. Ma création allait répondre à cette question :

Sous quelles formes la parole peut-elle repousser le marasme et éviter l'irréversible ?

L'expérience humaine et artistique que j'allais vivre fut bien au-delà mes attentes. L'équipe que j'ai réunie s'est rencontrée le dimanche précédant les représentations, soit à quatre jours de la première. C'est dire avec quel impératif et quelle exaltation nous avons travaillé dans les heures allouées à la création ! Par chance, les idées que j'avais préalablement développées pour une majorité des départements de production (décor, scénographie, costumes, maquillages, etc.) se sont avérées fonctionnelles et efficaces dans l'espace scénique donné. L'unique défi rencontré dès la première journée fut le montage des extraits du texte que j'avais fait. Il s'avérait nettement trop court pour la durée de la performance. J'ai dû ajouter deux pages aux cinq déjà existantes, ce qui a demandé un effort supplémentaire de mémorisation pour les comédiens.

Les jours suivants, entre le travail dans l'espace avec les interprètes et les divers tests de conception (sons, éclairages, maquillages, costumes, etc.), il y a eu les deux visites d'artistes de LA SERRE – arts vivants, le promoteur du festival. Leurs avis m'ont été extrêmement précieux, réorientant ma recherche artistique vers une esthétique plus grotesque et me référant, entre autres, à l'œuvre phare de Kantor et à son théâtre de la mort. C'est donc avec beaucoup d'émerveillement que j'ai découvert le travail de ce metteur en scène polonais, fier héritier du constructivisme et du dadaïsme. Le visionnement d'extraits de *La classe morte*, captation vidéo datant de 1976 d'une création de Kantor, m'a particulièrement aidée à comprendre le ton de cet illustre homme de théâtre, pour m'en inspirer dans ma forme courte. Ce qui est frappant dans sa démarche, c'est comment la vie et la mort se côtoient au point de ne plus être

dissociables l'une de l'autre. Mes interprètes, avec des yeux maquillés sur leurs paupières, reproduisent cet effet fantôme et inquiétant. Ces corps sont-ils morts ? Sont-ils vivants ? Et dans quel espace-temps existent-ils ? À cela, Kantor répondrait sûrement qu'ils se trouvent dans une « chambre de la mémoire », lieu spectaculaire où se révèlent, à la manière d'une chambre noire, les images obsédantes et persistantes du passé. Cette affirmation, dans le cas de ma création *Ne faites pas honte à votre siècle : immergez*, positionne le public en sorte d'oracle devant un désastre qui ne s'est pas encore concrétisé – celui de la crise climatique et de l'effondrement du capitalisme tel qu'on le connaît.

La représentation publique

L'expérience commence par un état de recueillement, la foule entrant par bouquets dans un espace noir où seul un requiem de Fauré les accueille. Puis, lorsque la porte se referme, l'éclairage s'intensifie très lentement, de manière à faire apparaître la fresque de survivants, poupées de chair dans leur canot pneumatique, rappelant le célèbre tableau en clair-obscur *Le Radeau de La Méduse* de Géricault. Les costumes – sous-vêtements couleur peau et ponchos transparents – amplifient cet effet de masse des corps coincés sur leur bateau de fortune. Par un jeu de têtes, les personnages identifient quelque chose dans le ciel, une aide (divine ?) à interpeler, chorégraphie stylisée d'appel au secours. La musique qui s'était jusque-là amplifiée – composition pesante et métallique, parsemée d'échos de Fauré – s'arrête net. Les corps, comme des pantins aux fils coupés, s'effondrent avant de se réanimer vivement : les mots de Daria Colonna emplissent alors la salle, portés par le chœur. Le rythme impitoyable plonge le public dans une sorte de transe. Après cette poésie fluviale se forme l'image de la finale : Fauré à nouveau triomphant parmi les personnages qui appliquent leur poncho sur leur visage et prennent la pose – êtres intemporels et asphyxiés dans leur emballage plastique. Le tout s'évanouit dans un retour brutal à la réalité : un signal sonore strident invite fortement les gens à quitter la salle, tandis que les néons se rallument et que les interprètes se préparent déjà pour la prochaine performance.

Ce décrochage volontaire pour le moins violent – les néons – a empêché de créer une sorte de romance autour de ces rescapés martyrs et a ramené le public à la choquante réalité : un espace-temps qui n'a pas encore connu l'aboutissement de la crise et où tout est sur le point de se jouer.

Je ne sais pas vraiment comment sortir d'un projet comme celui-là. Puisqu'il fut mon baptême de mise en scène, je crois qu'il gardera toujours une place privilégiée dans ma mémoire. Il aura eu une existence bien éphémère, car les droits du texte de Daria sont maintenant réservés à une autre production pour une adaptation à venir dans un théâtre institutionnel. En somme, la résidence aura servi personnellement à me faire découvrir ce rôle de metteuse en scène que j'ai particulièrement affectionné ; pour l'équipe, à tisser des liens forts avec un nouveau cercle d'artistes ; et pour plusieurs centaines de personnes, à entendre une poésie nécessaire et intelligente. »

Le cri des méduses ou le langage de l'indicible

ARTICLE D'ANDRÉ-GUY ROBERT

SPECTACLE VU
AU THÉÂTRE DES MUSES
DE LA MAISON DES ARTS DE LAVAL
2019.10.29



PHOTO ANTOINE CARON

La conversion de tableaux en danse, en musique ou en texte pose d'emblée la question du temps. La peinture donne à voir instantanément la totalité d'une image tandis que la danse, la musique ou le texte, qui se dévident en instants successifs, ne révèlent la totalité de leur sens qu'après coup.

En 2019, j'aurai couvert deux spectacles de danse contemporaine inspirés par des tableaux célèbres. Après *Le Jardin des délices* de Bosch-Chouinard (ENTREVIOUS 11, p. 48 à 51), voici *Le Radeau de La Méduse / Le cri des méduses* de Géricault-Lake.

À l'exemple de Baudelaire traduisant Poe, Alan Lake et Marie Chouinard ont produit de « belles infidèles », car ce qui intéresse manifestement ces chorégraphes est exactement ce qui intéressait aussi le traducteur : poursuivre une recherche personnelle, abstraite et subconsciente.

Alan Lake dispose d'une troupe qui défend sa recherche corps et âme. Ses neuf danseurs et danseuses (dont l'une visiblement enceinte) ne ménagent aucun effort pour incarner sa vision, tout en poursuivant pour leur compte une exploration kinesthésique tantôt individuelle tantôt collective. D'où leur motivation !

Si je vois juste, chacun cherche son chat. Ainsi, de belle infidèle en belle infidèle, les artistes tentent d'attester à leur façon ce qu'ils devinent et qui les transcende : le peintre Géricault avec ses couleurs, le chorégraphe Lake avec sa vision cinématique des corps, les interprètes avec leur méditation musculaire, l'écrivain – moi, en l'occurrence – avec les mots du non-dit. Tous, nous tentons d'exprimer l'indicible qui, dans la couleur, le mouvement, la sensation, les mots... se dérobe.

Dans la mer de bruits dont notre quotidien raffole, des artistes aux oreilles fines captent et traduisent en signaux pour malentendants l'appel irrésistible d'intuitions flottantes.

Cet appel, c'est peut-être cela, « le cri des méduses ».

Le Radeau de La Méduse
du peintre Géricault [1791-1824],
conservé au musée du Louvre,
à Paris.

Il s'agit du tableau qui a inspiré
Alan Lake pour sa chorégraphie
Le cri des méduses
(ci-dessus)
et Amélie Pineault, pour sa création
Ne faites pas honte à votre siècle :
immergez (p. 56 à 58).



- Quelle créatrice de haute couture montréalaise a réellement présenté ses créations lors d'un défilé au Ritz-Carlton en 1938 ? Gabrielle (Gaby) Bernier [1901-1976].

À lire : *Gaby Bernier*, la biographie romancée de la créatrice de mode, par Pauline Gill, une trilogie parue chez Québec Amérique en 2012, 2013 et 2014.

- 1 *Câline de blues* est la trame sonore de quel film de Harel ? *Bulldozer* ou *Vie d'ange* ?
 - Réponse : *Bulldozer*, duquel Harel a dit : « Ce n'est pas un film noir, c'est un film laid. La beauté m'intéresse, mais je cherche à y accéder par le bas. »
Parmi ses comédiens : Pauline Julien, Donald Pilon, Raymond Lévesque, Tony Roman et Yvan Ducharme.
Dans *Vie d'ange*, Pierre Harel joue avec Paule Baillargeon. Selon lui, c'est « un film féministe dans lequel le stéréotype du macho est vu sous un nouvel angle, nu et vulnérable, tendre et innocent sous sa carapace de béton. »
- 2 *Câline de blues* a d'abord été enregistré sur quel album du groupe Offenbach ?
 - Réponse : *Offenbach Soap Opera* (la pochette du vinyle a la forme d'une boîte de lessive).
- 3 *Câline de blues* a joué combien de fois à la radio en 2004 ?
 - Réponse : plus de 25 000 fois, ce qui lui a valu un prix de la SOCAN.
- 4 *Câline de blues* est intronisé au Panthéon des auteurs et compositeurs canadiens. Vrai ou faux ?
 - Réponse : vrai. Les droits appartiennent à Pierre Harel (texte), Gérald (Gerry) Boulet et Michel (Willie) Lamothe (musique).
- 5 En commençant à interpréter *Câline de blues* au centre Paul-Sauvé, à Montréal, le groupe Offenbach a été hué par 12 000 spectateurs. Vrai ou faux ?
 - Réponse : vrai. Parce que le public avait entendu : *Call in the blues* ! Pierre a alors pris le micro pour dissiper la méprise et déclarer : « On chante en québécois, ostie de gang de tarlas ! On chante en québécois ! Entendez-vous ? Québécois ! » À noter que sa harangue compte beaucoup plus de jurons (voir le texte complet en page 51).

FEUILLETAGE

- La revue d'arts littéraires ENTREVOUS offre sur son site Web le feuilletage complet des numéros parus il y a plus de deux ans, et le feuilletage partiel ou caviardé des numéros plus récents.

Pour les numéros complets en version papier (numéros 01 à 05) ou PDF (tous les numéros), contactez la Société littéraire de Laval :
sll@entrevous.ca / 514 336-2938.

APPELS À CONTRIBUTIONS

- La revue ENTREVOUS lance régulièrement des appels à contributions. Certains ont une date butoir, d'autres sont ouverts en tout temps. Pour plus d'information, allez à entrevous.ca, onglet REVUE ENTREVOUS, « appels à contribution » dans le menu déroulant.



RICHARD SÉGUIN

Je rêve d'un sentier
J'en parle à voix basse
Voilà que l'idée fait le tour du village
Comme l'eau du ruisseau